

N° 5

AVRIL
MAI
JUIN
1956

HP 6139
Nouvelles du MEXIQUE

NOUS pouvons dire que la production agricole mexicaine en général a augmenté de plusieurs fois son volume pendant ces vingt dernières années. En plus du coton dont la récolte est passée de 297.000 balles en 1955 à 1.720.000 en 1954, celle du riz a plus que doublé puisqu'elle s'est élevée de 70.000 à 170.000 tonnes ; celle du café de 53.000 à 85.000 tonnes ; celle de la canne à sucre de 3.500.000 à 13.000.000 de tonnes ; celle des haricots de 131.000 à 400.000 tonnes ; celle du maïs de 1.675.000 à 4.507.000 tonnes et enfin celle du blé de 347.000 à 840.000 tonnes.

Connaissant ces chiffres si satisfaisants, comment expliquer que le Mexique ait importé à plusieurs reprises des produits alimentaires pour plusieurs millions de dollars ? Nous pouvons trouver trois explications :

1° Tout d'abord, la quantité relativement limitée de terrains irrigués.

2° L'accroissement naturel de la population qui a augmenté de 8 millions pendant cette dernière décade contre 6,5 millions seulement pendant les vingt années précédentes.

3° L'augmentation du pouvoir d'achat qui a progressé à un rythme plus élevé que la population ; et l'exode rural qui a donné aux nouveaux travailleurs dans l'industrie un pouvoir d'achat plus élevé que celui qu'ils avaient auparavant.

Quoique l'étendue des terres irriguées ait au moins doublé pendant ces vingt dernières années, la population et le standard de vie ont continué à augmenter, ce qui a eu pour résultat d'augmenter l'écart entre la production et la consommation.

Le développement industriel a été sans précédent pendant ces vingt dernières années. L'énergie électrique, par exemple, est passée de 264.000 kW en 1935 à 6.283.000 en 1954 ; la production de ciment de 500.000 tonnes en 1940 à 1.750.000 en 1954 ; celle de la fonte, de 195.000 tonnes en 1945 à 230.000 en 1954 ; celle de lingots d'acier, de 191.000 en 1945 à 444.000 en 1954. Il n'est donc pas étonnant que la plupart des articles en acier et en fer soient maintenant produits dans le pays et que les compagnies étrangères se heurtent à une concurrence toujours croissante des producteurs locaux.

Je ne dis pas que le Mexique n'ait pas besoin d'importer certains produits à base de fer et d'acier, car cette vague de croissance industrielle doit avoir pour résultat de développer nos importations techniques. Les produits spécia-

MODIFICATIONS RECENTES DANS L'ECONOMIE MEXICAINE

par Eduardo Villaseñor

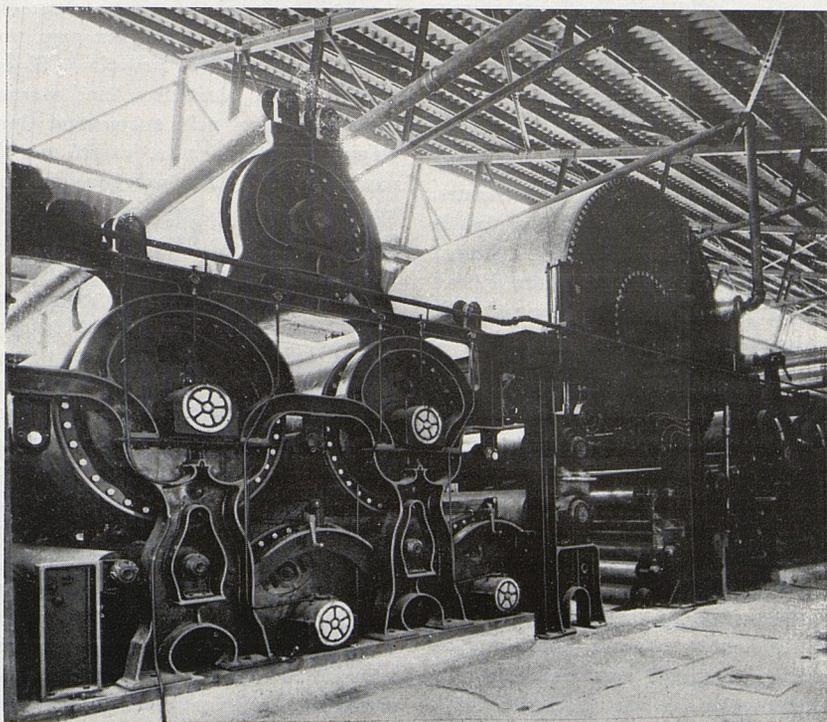
Ancien Gouverneur de la Banque du Mexique

lisés auront toujours un marché et même un marché croissant ; mais les produits moins spécialisés seront plus difficiles à vendre.

Il y a un très grand travail à faire en ce qui concerne la réorganisation des Chemins de Fer Nationaux. Pendant ces dernières années le Mexique a employé \$ 84.400.000 de l'Export-Import Bank (sur un total de \$ 99.900.000) entièrement pour la réorganisation du système

ferroviaire. Sur ce montant, \$ 27.400.000 ont été remboursés.

Il serait peut-être également nécessaire de se référer à un article qui jadis était considéré comme étant le plus important dans la vie économique du Mexique : le pétrole. Sa production, qui n'avait pas augmenté pendant la décade précédant l'expropriation de 1938, est passée de 38 millions à 85.200.000 barils en 1954.



Fabriques de Papier San Rafael y Anexas, S.A.

On trouve fréquemment des références à l'exportation du pétrole brut comme s'il s'agissait d'un index de l'activité économique ; mais il faut signaler que, quoique l'exportation de pétrole brut n'ait passé que de 4 millions de barils en 1938 à 4.600.000 en 1954, les exportations nettes de tous les dérivés du pétrole, qui n'étaient que de 7.500.000 barils en 1938, sont passées à 13.100.000 barils en 1954.

Nous ne devons pas oublier que la consommation des dérivés du pétrole, qui auparavant étaient importés, a également augmenté dans la même proportion que celle des autres articles. Celle du *fuel oil* a plus que doublé pendant ces vingt dernières années. Celle de l'essence de bas indice d'octane est passée de 2.500.000 barils en 1938 à 15.200.000 en 1954, et celle d'essence raffinée de 600.000 barils en 1938 à 16.200.000 l'année dernière. Il importe de noter que le Mexique produit actuellement de la paraffine et des lubrifiants qui auparavant étaient importés.

L'industrie chimique, quoique de création récente, satisfait à la majeure partie des besoins du marché local de produits pharmaceutiques. Je note, en passant, que nous sommes d'importants exportateurs d'hormones synthétiques dont au moins une est extraite d'une plante mexicaine.

Aucune ligne des activités nationales n'a encore atteint son point maximum, car dans tous les domaines il existe des perspectives toujours croissantes. Dans le cas de l'industrie chimique, le développement est aidé par l'existence d'une cokerie dont les produits dérivés peuvent servir à combler les vides de la production d'importants produits chimiques.

Tout ce développement économique a pu être atteint grâce à un large programme d'investissements du gouvernement. Celui-ci s'est porté principalement sur deux lignes : les routes et les projets d'irrigation. Sur un territoire de près de 2 millions de kilomètres carrés, la construction de routes est essentielle, non seulement pour le transport des matières premières vers les centres de transformation et des produits fabriqués vers les centres de consommation, mais également, pour augmenter la production dans des régions auparavant

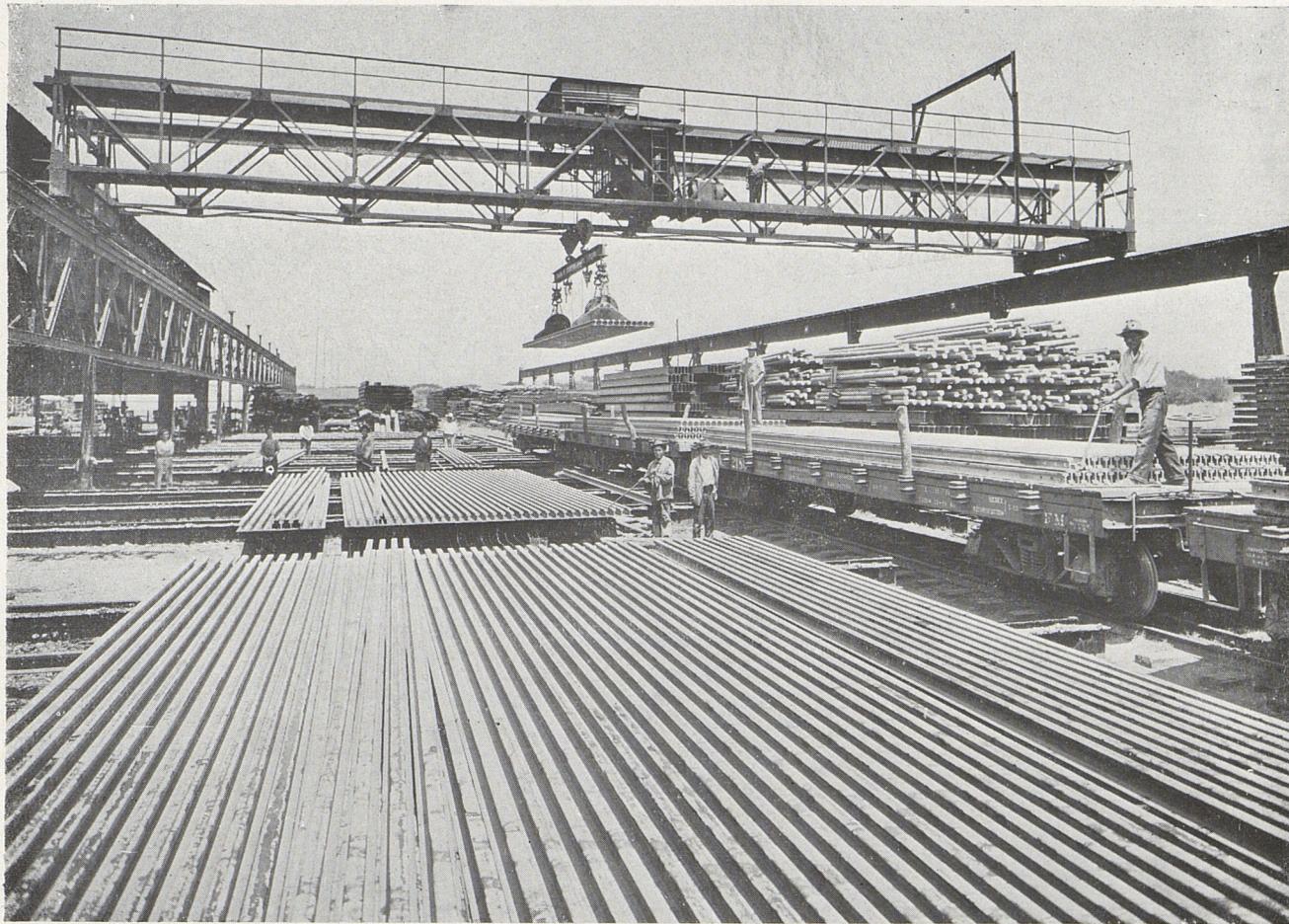
inaccessibles et pour lesquelles les nouvelles routes ont été une véritable bénédiction. Nous pouvons dire que, de 1935 à la fin de 1954, l'étendue des routes est passée de 5.200 à 26.400 km.

Mais comment a-t-on pu réaliser un pareil développement économique ? Nous avons signalé les investissements d'Etat. Comment le Mexique a-t-il pu pourvoir à ces investissements ? Principalement à l'aide de l'épargne nationale et partiellement (5 %) grâce à des crédits internationaux à long terme. Dans les deux cas, l'Export-Import Bank et la Banque Mondiale ont joué des rôles importants. Parfois, cependant, l'investissement national a dépassé le total des épargnes et des crédits proprement dits. En d'autres termes, le Mexique a eu recours à l'inflation et a souffert de tous les maux qui accompagnent la hausse des prix et du coût de la vie. Cette décision a été, en quelque sorte, le prix que nous avons dû payer pour un développement économique accéléré.

Le Mexique a dû faire face aux difficultés inhérentes à la nature même de ses produits, qui sont surtout des matières premières. La moindre fluctuation dans l'économie des pays hautement développés se reflète, immédiatement, dans l'économie des pays producteurs de matières premières. Si ces dernières sont nécessaires, leur consommation et leurs prix augmentent (lorsqu'aucun contrôle n'est exercé par le pays acheteur). Ceci provoque un certain *boom* dans les pays sous-développés et leur permet de payer les biens d'investissement, ou les marchandises en général, qu'ils doivent importer. Par contre, quand les prix des matières premières baissent, les difficultés de ces pays sont plus sérieuses. Ils doivent fournir plus de matières premières pour payer les mêmes importations dont les prix sont plus élevés. D'autre part, leur développement économique est rendu plus difficile, parfois impossible, si les prix mondiaux baissent brusquement. Quoique la position du Mexique soit meilleure que celle de la plupart des pays sous-développés, chaque fois que les prix mondiaux ont une tendance marquée à la baisse, il doit faire face à un danger qui menace son développement économique et la stabilité de sa monnaie.

On cherche souvent une explication aux dévaluations successives de la monnaie mexicaine pendant ces vingt dernières années. Il n'est pas difficile de la trouver. Le dilemme a toujours été d'arrêter notre croissance, et de conserver ainsi une monnaie stable, ou de continuer à vivre, et à croître, en courant le risque d'affaiblir la valeur internationale de la monnaie. Le capital pouvant être utilisé pour la croissance économique est fourni et par l'épargne nationale et par les investissements internationaux. Un pays peut limiter sa croissance à la cadence de la capitalisation nationale et même forcer le montant de l'épargne au moyen d'un système totalitaire, mais ceci s'obtient au dépens du standard de vie d'au moins une génération. Quand un pays comme le Mexique, a un programme permanent d'amélioration du standard de vie de son peuple, il est difficile de limiter la croissance économique au rythme de l'investissement fourni par l'épargne nationale. Il est donc clair que la croissance économique du Mexique ne peut conserver son rythme que par un courant, même modeste, mais permanent, d'investissements internationaux, comme ce fut le cas pour les Etats-Unis pendant le dix-neuvième siècle. Il faut ajouter que la situation internationale actuelle a modifié l'afflux classiquement libre des capitaux, tant parce que les pays très développés, où le capital s'est concentré, ont quelquefois imposé des contrôles à son exportation, que parce que les réformes sociales qui découlent d'un programme de croissance économique n'encouragent pas toujours le capital à chercher à s'investir dans les pays sous-développés.

Les experts internationaux se sont réunis pour discuter les moyens d'assurer le libre mouvement des capitaux afin qu'ils puissent aller là où ils sont le plus nécessaires. Mais les crises répétées qu'ont souffert les pays sous-développés, causées surtout par la baisse des prix mondiaux, ont constitué des obstacles au courant naturel des mouvements de capitaux. La plupart des pays sous-développés ont donc à faire face à une situation critique. Tandis qu'une population en plein développement, et avec un pouvoir d'achat plus grand, exige une production plus importante de denrées alimentaires, le ca-



Rails fabriqués par *Fierro y Acero de Monterrey, S.A.* et destinés à l'exportation.

pital disponible, appliqué surtout à l'industrie, est toujours insuffisant. Seulement des investissements internationaux, même modestes, peuvent remplir les vides.

Malgré toutes ces difficultés, l'économie mexicaine a remarquablement progressé. Cette tendance se reflète dans une vie nationale plus stable, y compris au point de vue politique.

Quoiqu'une industrialisation plus poussée ait tendance à rendre notre pays plus dépendant de la conjoncture internationale, le fait que pratiquement aucun article produit ne représente le 30 % de nos exportations et que peu d'entre eux représentent le 20 %, rend notre situation moins vulnérable aux fluctuations externes, principalement dans la situation actuelle où de nouvel-

les exportations (comme celle du soufre, du titane et même de quelques produits industriels) peuvent fournir au pays des entrées supplémentaires de devises étrangères. D'autre part, aucun Gouvernement n'a été aussi conscient des problèmes de l'inflation et n'a adopté des mesures extrêmes aussi fermes pour en éviter les conséquences. Ces mesures peuvent maintenant être appliquées intégralement, car l'économie est en pleine *boom* et elles ne risquent plus de provoquer une dépression comme cela aurait pu arriver en 1953.

Nous pouvons espérer, ainsi, que la stabilisation est acquise sans pour cela retarder le rythme accéléré de croissance que le pays a adopté. Effectivement, le Mexique attache une grande importance à la révision des quotas,

considérés par les institutions financières internationales comme un moyen d'allouer des crédits de stabilisation et de lancement plus importants, afin de permettre aux pays sous-développés de consolider leur stabilité nouvellement acquise, sans ralentir leur rythme de croissance.

Aucun pays sous-développé n'a fait plus de progrès vers la stabilité politique que le Mexique. Pendant les 110 années écoulées depuis l'indépendance jusqu'en 1934, il a compté cent Présidents, tandis que, pendant les 22 dernières années, de 1934 à nos jours, il n'en a compté que quatre. De tels signes de stabilité politique sont d'autant plus probants que le pays n'a pas dû se soumettre aux déboires d'une dictature.

L'AUBE DE L'HUMANISME AU MEXIQUE

par Silvio Zavala

Membre du Colegio Nacional, Directeur du Musée d'Histoire du Mexique

L A vision humaniste de l'Amérique constitue encore un vaste champ de recherches, soigneusement ouvert depuis ces dernières années par Marcel Bataillon (1).

L'humaniste anglais Thomas More lit les descriptions d'Amerigo Vespucci et, dans son Utopie (1516), il admire les surprises découvertes des conquérants. L'humaniste espagnol Juan Maldonado, en 1532, par une nuit d'automne, se laisse aller à ses rêves du haut d'une tour des remparts de Burgos, et entrevoit l'Amérique que l'on vient de convertir. Les bons sauvages ont acquis en dix ans la foi orthodoxe la plus pure : c'est qu'ils y étaient merveilleusement préparés par une existence paradisiaque, comblée par la nature, exempte de fausseté et d'hypocrisie. Peu lui importe qu'au cours de leurs cérémonies les Indiens ne satisfassent pas rigoureusement à toutes les exigences du rite chrétien. Les Espagnols leur enseigneront l'indispensable : en attendant, qu'ils conservent, intactes, la simplicité et la pureté de leurs cœurs.

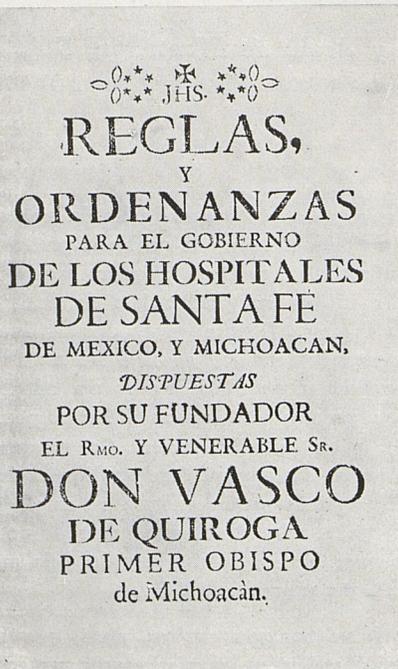
Vasco de Quiroga, au Mexique, adopte la même attitude spirituelle quand, en 1535, il donne cette définition simple et heureuse : « Ce n'est pas sans motifs, c'est pour bien des causes et des raisons que (le Continent transatlantique) se nomme Nouveau Monde. Parce qu'on vient de le découvrir, non point ; mais parce qu'il est, en ses habitants, et en

tout, ou presque tel que fut celui des Commencements — celui de l'Age

d'Or... » Et ce lecteur fervent de More devait réclamer l'application en Nouvelle-Espagne du régime utopien, pour « ordonner » la vie des Indiens : il se situait ainsi dans une étonnante atmosphère politique où le monde des idées se confondait avec la réalité.

On sait que Quiroga passa en Nouvelle-Espagne en 1530 avec les juristes choisis pour y former la Deuxième Audience. Elle comprenait avec lui les licenciés Salmerón, Maldonado et Ceynos et, plus tard, en qualité de président, le savant lettré, jadis évêque de Saint-Domingue, Sebastián Ramírez de Fuenleal.

Quand les magistrats arrivèrent au Mexique, un dur labeur les attendait. Le pays se ressentait encore des effets immédiats de la conquête, réalisée une décade plus tôt. Entre éléments espagnols et indigènes se révélèrent bien des points de friction, surtout si l'on voulait procéder selon des normes chrétiennes et une politique élevée. Situation des esclaves, organisation des encomiendas et des corregimientos, emploi des tamemes ou porteurs indiens, réglementation des tributs, statut des caciques, fondation des villages et des vil-



Edition (xviii^e siècle) due à Juan José Moreno, biographe de Vasco de Quiroga.



La Utopia Indiana. Peinture à l'huile conservée au Musée National d'Histoire.



Don Vasco de Quiroga, Evêque de Michoacán. (Tableau daté en 1737.)

les, organisation du gouvernement, de la justice, de l'Eglise et du fisc : autant de questions qui requéraient, de la part des gouvernants, la plus grande somme d'efforts, de prudence et d'habileté. A la monarchie espagnole, cette parcelle spirituelle et temporelle de la culture occidentale, il fallait intégrer une société neuve et complexe, où commençaient à se nouer entre races les liens qui devaient former l'entité historique du Mexique.

Le 14 août 1531, Quiroga écrivait au Conseil des Indes qu'il fallait régler la vie des indigènes en les réunissant en villages où, « par leur travail et par le défrichement de la terre, ils puissent se sustenter et mener une vie réglée suivant un bon ordre politique par de saintes, bonnes et catholiques ordonnances ; où il y ait et où l'on fasse, petite et peu coûteuse, une maison pour les religieux : deux, ou trois, ou quatre religieux qui y auraient la main jusqu'à ce que le temps, donnant aux Indiens l'habitude de la vertu, la transforme chez eux en une seconde nature. » Il proposait d'édifier un village dans chaque région. Il parlait avec espoir de la simplicité et de l'humilité des indigènes, de ces hommes qui allaient nu-pieds, les cheveux longs, têtes nues, « comme allaient les apôtres ».

Peu de temps après avoir écrit cette lettre, Quiroga exposa longuement le programme humaniste, établi sur l'Utopie de More, qui devait constituer, à son avis, la grande charte de la civilisation européenne dans le Nouveau Monde.

La Couronne avait chargé la Deuxième Audience de lui envoyer une Description détaillée des provinces et villages de la Nouvelle-Espagne. Elle servirait de base géographique et statistique dans la métropole à une répartition générale entre Espagnols d'encomiendas à perpétuité. Déjà des encomiendas avaient été distribuées à titre de récompense au nom de l'empereur Charles V ; mais, redoutant la force qu'en tiraient les juridictions seigneuriales, il ne se décidait pas encore à rendre ces grâces perpétuelles, et conservait à ces répartitions un caractère temporaire.

Le 5 juillet 1532, les membres de l'Audience informaient la reine qu'ils lui envoyaient la Description et le dé-

tail statistique du pays et des hommes, conquérants et colons ; aux termes de ce document, la Nouvelle-Espagne serait divisée en quatre provinces ; les magistrats avaient discuté avec les prélats et les religieux au sujet de l'ordre politique que devrait donner l'empereur afin que le pays se peuplât et se pépétuât ; l'avis collectif et les opinions personnelles des magistrats et des religieux accompagnaient les autres papiers. L'avis personnel de Vasco de Quiroga dut arriver en Espagne dans une caisse de bois reçue au Conseil au mois d'avril 1533. Ceux de Ramírez de Fuenleal et de Ceynos y furent retrouvés et publiés ; l'écrit de Quiroga non — que je sache du moins.

La perte peut être réparée jusqu'à un certain point grâce aux indications fournies par don Vasco dans une information juridique de 1535. Son opinion particulière touchant la Description provenait, nous confie-t-il, « comme d'un modèle », de l'excellent plan de république tracé par Thomas More, cet « homme illustre et d'un talent plus qu'humain ». Partant du fait que les Indiens, éparpillés et isolés dans la campagne, souffraient de multiples maux et vivaient dans la misère ; qu'il convenait dès lors de les rassembler dans des villes bien policées, — il avait cru bon d'invoquer le Conseil royal à édicter des lois et ordonnances adaptées à la qualité, manière et condition du pays et des indigènes : lois simples, s'entend, et faciles à comprendre. Il avait donc suggéré celles que lui avait inspirées une lecture de l'Utopie de More. Le gouvernement espagnol, pensait-il, avait le droit d'imposer ces réformes bienfaites. Gouverner la république était un art mixte ; il s'agissait de satisfaire à la fois le temporel et le spirituel ; établir un bon ordre politique et de bonnes relations entre les hommes, n'était-ce pas du même coup introduire la paix, la justice et l'équité ?

Dans son Utopie indienne, les ministres seraient parfaits. Une cité de six mille familles chacune se composant de six à seize personnes mariées — donc, au total, une cité de quelque soixante mille âmes — serait administrée et gouvernée comme s'il s'agissait d'une seule famille. Chaque juré veillerait sur trente familles. Les regidores présideraient des groupes de quatre jurés. Il y aurait de plus deux alcaldes ordinaires et un tacatecle (un emploi de l'administration indigène préhispanique). Les magistrats seraient élus selon la méthode

décrite dans l'Utopie. Au-dessus de tous, se trouveraient un alcalde mayor ou un corregidor nommé par l'Audience, qui elle-même constituerait au temporel le tribunal suprême. Et dans de telles cités les religieux pourraient instruire un plus grand nombre d'âmes.

**

Quiroga se plaignait en 1535 de ce que son exposé de 1532 eût été négligé, ou du moins oublié par ceux qui durent l'examiner en Espagne. Ayant repris ses lectures humanistes, il adressait en Espagne, le 4 juillet 1535, une vaste information juridique ; son envoi fut hâté par l'arrivée d'une cédula royale, expédiée à Tolède le 20 février 1534, et qui favorisait les partisans de l'esclavage aux Indes. Avec tout le poids de son savoir juridique, Quiroga s'opposait à ce texte et aux arguments des esclavagistes ; en même temps, il insistait sur la convenance d'adopter son exposé utopique oublié, auquel il ajoutait de nouveaux et brillants arguments.

Entre sa première lecture de l'Utopie et l'Information de 1535, nous dit-il, il avait découvert le récit de Lucien sur les Saturnales, c'est-à-dire sur le thème, si cher aux humanistes, de l'Age d'Or, « tant nommé et loué par tous de notre temps ». Lucien avait été traduit par Erasme et par More, et c'était la version donnée par l'humaniste anlais que connaissait Quiroga : il la cite expressément. De sa lecture il tirait conviction que la Nouvelle-Espagne le mettait en face de l'humanité dans sa simplicité originelle capable dès lors de vivre selon l'innocence de cet Age d'Or et les vertus d'une « renaissance Eglise ». Les Indiens n'étaient-ils point bienveillants, obéissants, humbles ? Méprisant le superflu, ne jouissaient-ils point d'une grande et libre indépendance de vie et d'esprit ? Gens si paisibles, au total, si neufs, si lisses : leur cure était tendre pour tout ce qu'on en ferait.

La civilisation aura donc pour tâche dans le Nouveau Monde, non d'y transplanter simplement la vieille culture chez les peuples indigènes, mais d'élever ceux-ci de leur innocence naturelle jusqu'aux buts idéaux de l'humanisme et du christianisme primitifs. Et cela grâce à l'Utopie de More, qui offre les lois les plus propres à guider cette œuvre enthousiaste d'amélioration de l'homme.

**

Le Conseil royal n'accueillit pas mieux l'idée en 1535 qu'auparavant, quand il reçut l'exposé de 1532.

Quiroga, impatient, s'aidant des Indiens et de ses propres ressources, fonda alors deux villages-hôpitaux qu'il nom-

me Santa Fe — l'un près de la cité de Mexico, et l'autre près de la capitale du Michoacán — où l'on puisse faire l'essai d'une nouvelle vie sociale. C'était jeter du lest mais le programme n'en prenait pas moins racine, enfin, sur le sol mexicain.

Le 30 juin 1533, l'entreprise était discutée au conseil municipal de Mexico ; il y fut dit que le licencié Quiroga avait commencé son œuvre « sous couleur et prétexte de créer une maison... de pater familias ». Les règles de l'exposé de 1532, extraites de l'Utopie de More — peut-être simplifiées parce qu'il ne s'agissait plus de villes de soixante mille habitants, mais de petits villages — furent transformées par don Vasco en ordonnances pour les hôpitaux de Santa Fe. Il devait expliquer dans son testament qu'il avait fondé les deux villages « étant oidor de Sa Majesté... en la Chancellerie royale qui se trouve dans la cité de Mexico, et bien des années avant d'avoir reçu aucun ordre ecclésiastique ni aucune rente d'Eglise... ». C'est-à-dire que sa création fut antérieure au fécond labeur qu'il put réaliser en qualité d'évêque de Michoacán : il fut élevé à la prélature en l'an 1537, et c'est alors qu'il put établir de nouveaux hôpitaux dans son diocèse et répandre l'enseignement des métiers parmi les Indiens.

Les ordonnances, comme le faisaient supposer les affirmations de don Vasco en diverses occasions, traduisirent fidèlement les idées de More, tout en les faisant passer d'une théorie plus ou moins fantaisiste à une application immédiate. Le Chancelier d'Angleterre aurait sûrement appris avec intérêt comment les Indiens du Mexique et du Michoacán vécurent selon son Utopie ; mais le 6 juillet 1535, deux jours après que l'Information de Quiroga eut été écrite, il était décapité par le bourreau du roi d'Angleterre Henri VIII.

Quiroga institua dans ses villages de Santa Fe la communauté des biens, établit de grandes familles, un système de relais entre la population urbaine et rurale, le travail des femmes, la journée de six heures, la distribution libérale des fruits et l'effort commun selon les besoins des habitants, l'abandon du luxe et des offices qui ne seraient pas utiles, enfin la magistrature familiale et élective. Il survécut de près de trente ans à la fondation des hôpitaux et il suivit l'expérience. Dans son testament de 1565, loin de se laisser abattre ou d'abandonner son idéalisme appliqué, il recommande d'exécuter ses ordonnances et de « ne céder sur aucun point ».

C'est ainsi que Vasco de Quiroga, par ses exposés et par ses fondations, donna à la pensée humaniste une orientation américaine inattendue, et ennoblit les relations des Européens et des indigènes par une doctrine toute de générosité.

MEXICO A VOL D'OISEAU

par Guillermo Jiménez

Chargé d'Affaires du Mexique en Autriche

J'ai, sur ma table, une collection de lithographies de la fin du XVIII^e siècle. Elles représentent divers aspects de Mexico. Nous les devons à un artiste aventurier qui, peut-être, était allé chercher dans la capitale de la Nouvelle-Espagne la Toison d'Or, ou le « pérou » de la légende.

Sur ces estampes décolorées, nous retrouvons des églises, des places et des ruelles du Mexico de 1780. Enve-

loppées de brume, elles se présentent aujourd'hui à nous comme des rêves, ténus et vaporeux...

Avec la ferveur d'un pèlerin qui visite un saint lieu enseveli dans la nuit des temps, je goûte à nouveau le charme de ce dédale de rues, de passages, de places, et j'apprécie le parfum mystique de ces vieilles chapelles presque oubliées. Je suis ébloui par les reflets d'or de la Vierge de l'Assomption.

Comme elle étincelle, à la vive lumière des grandes verrières de la cathédrale, dans la pénombre du sanctuaire ! Devant les estampes qui montrent les salons du Palais, il me semble respirer encore la fuite masquée d'une vice-reine. Et lorsque je regarde, reproduits par cet artiste anonyme, les couvents bleus et blancs, perdus dans la grande vallée, je crois entendre toujours les cloches des campaniles.



La Ville de Mexico, détrempe de Juan O'Gorman, 1949.

Sur ces vieilles lithographies, le ciel est d'un bleu indigo, et très transparent. Les nuages s'y amoncellent comme dans une image de la Bible. On devine un éternel printemps. Et c'est à peine si l'hiver se manifeste sur les crêtes des montagnes que l'aube glace d'une lueur rosée et que le coucher du soleil couronne d'une immense tiare de sang.

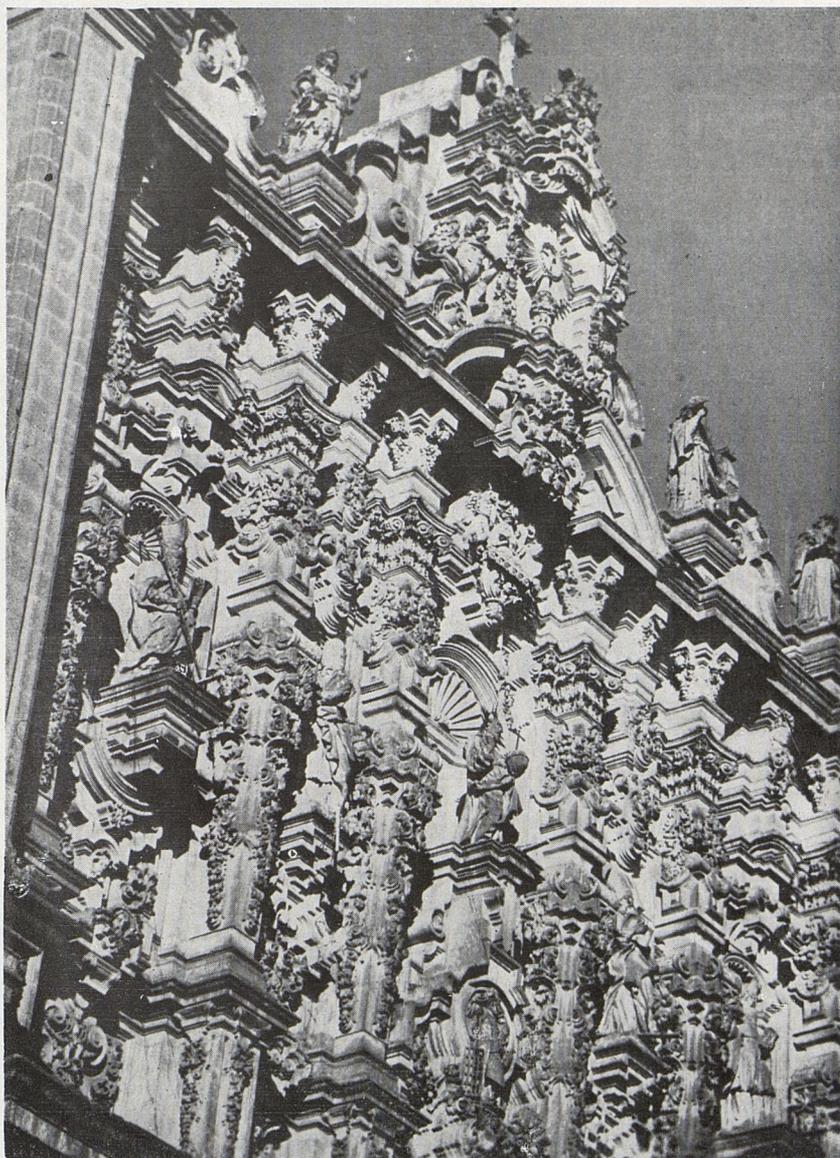
Paysage grandiose et mélancolique, sensuel comme dans les chansons. Sur ces lithographies, les fastes de la ville ancienne se perçoivent, non sans délicatesse, tels les dessins de la brume sur les flots d'un fleuve.

— Eh ! me direz-vous, c'est là le Mexico d'hier.

En effet. Ou celui d'avant-hier ; car celui d'hier n'est-il pas celui de 1900, date appelée à Londres, à Paris, à Vienne et à Rome « la belle époque » ? Le Mexico d'aujourd'hui est bien différent. C'est une métropole qui, par ses temples, ses musées, ses hôtels, ses places, ses salles de cinéma, ses rues et ses « buildings », est devenue un des centres d'attraction du tourisme international. Il n'est que de se promener dans ses larges avenues pour se convaincre que Mexico est une ville cosmopolite, n'ayant rien perdu de sa personnalité très mexicaine : cette personnalité puissante qui est notre orgueil — orgueil dépourvu d'ailleurs de toute vanité...

Mexico a l'attrait d'une ville moderne, la spiritualité d'une vieille capitale et quelque chose de plus : elle est consciente de sa race et de l'originalité de son art. D'un art que l'on peut admirer dans ses ruines archéologiques, dans ses sanctuaires de l'époque de la vice-royauté, dans ses bijoux archaïques, dans ses pierres vétustes et dans l'expression de son architecture actuelle, qui fait de la capitale du Mexique une des villes les plus modernes du monde.

C'est là le charme de Mexico... S'égarer dans le quartier des vice-rois, flâner à travers les rues où surgissent, soit des palais ayant appartenu à de riches fermiers créoles, soit de vastes demeures recouvertes de *tezontle* (pierre volcanique d'un rouge foncé), ou d'*azulejos* ; demeures aux murs creusés de petites niches abritant des saints de pierre et des vierges au cœur transpercé de sept poignards ; admirer, à la clarté de la lune, les vieilles églises, l'ancienne Université, et se promener sur la Place de Santo Domingo... La seule contemplation du « zócalo » — une des plus belles places de l'Amérique, et carrefour donnant accès à la ville mo-



Chapelle paroissiale de Mexico (Détail de la façade).

derne — procure déjà une émotion inoubliable.

Le centre commercial de Mexico, autrefois le « zócalo », s'est déplacé vers l'Ouest à mesure que la ville se développait. C'est ainsi que l'esplanade du Palais des Beaux Arts devint le « centre » de la ville. Les édifices qui l'entourent reflètent les différents styles, tributaires de l'histoire : le style vice-royal du palais du Comte del Valle de Orizaba ou « Maison des azulejos », le style 1900 de l'Hôtel des Postes et de la Banque de Mexico, le style de tran-

sition du Palais des Beaux Arts et le style moderne des gratte-ciel de quarante étages.

Sur cette esplanade convergent les artères commerciales, envahies par une véritable marée humaine. Ce sont les avenues Juárez, Madero et San Juan de Letrán, où se trouvent les banques, les principaux hôtels, les salles de cinéma les plus importantes et les magasins de luxe, fréquentés par les jolies femmes. Des milliers de voitures posent un problème très difficile à la circulation. Là, plusieurs langues résonnent,

Une autre avenue moderne, celle de Insurgentes. Elle commence à Guadalupe et finit à San Angel. C'est la plus longue de la ville. Elle mesure environ 25 kilomètres, et mène à la Cité Universitaire qui — soit dit en passant — par ses dimensions et la décoration de ses édifices n'a, je crois, sa pareille en aucun pays. Le Rectorat, les Facultés (Médecine, Jurisprudence, Sciences chimiques), la Bibliothèque et le Stade sont des manifestations saisissantes de la nouvelle architecture mexicaine.

Malgré la publicité touristique et malgré les photographies de Mexico dans les revues de maintes nations, on ne peut se faire qu'une idée approximative du développement de cette ville, de plus de trois millions d'habitants.

— Depuis quand êtes-vous absent de Mexico ? me demande un architecte.

— Depuis trois ans.

— Alors, vous ne connaissez pas la capitale ! me dit-il plein d'enthousiasme. « Elle s'est transformée comme par enchantement : ses promenades, ses fontaines et ses quartiers résidentiels sont surprenants. Il serait difficile de trouver, ailleurs, des jardins comme ceux que les artistes mexicains — secondés par la nature — ont réalisés dans le quartier de « Pedregal », utilisant, pour des effets artistiques, les rochers, les accidents de terrain, les essences forestières et les cactus qui s'y trouvaient, transformant ainsi cet endroit, jadis dénudé et pierreux, en un parc exotique et charmant. »



L'Institut Mexicain de la Sécurité Sociale.

Au crépuscule, la ville se métamorphose. Elle semble alors s'envelopper de gazes phosphorescentes, qui flotteraient sur d'interminables guirlandes de lumière.

De la terrasse de Chapultepec, ou des collines environnantes, les guides se plaisent à désigner aux touristes l'impressionnant panorama nocturne. Quant à moi, qui, la nuit, ai contemplé, d'une certaine hauteur, plusieurs capi-

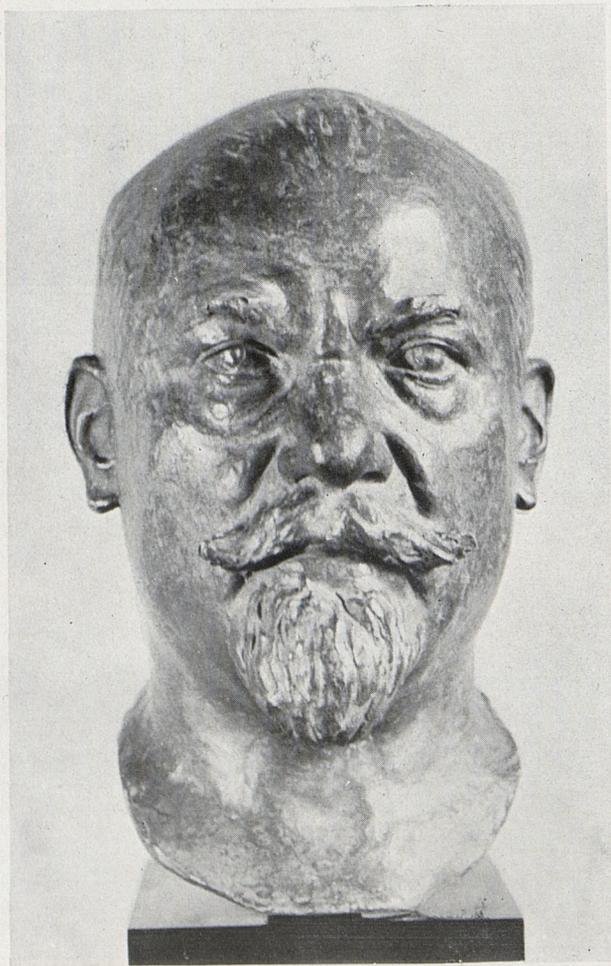
tales du monde, je n'oublierai jamais l'impression de grandeur que j'ai toujours ressentie lorsque, soit du *mirador* de l'ancienne route de Cuernavaca, soit d'un avion, j'ai eu l'occasion de voir cet immense tapis étoilé.



Avenue Juárez, Mexico.

JUSTO SIERRA

par Madame María Ramona Rey de Cabrera



Buste de Don Justo Sierra.

JUSTO SIERRA naquit le 20 janvier 1848 à Campeche, port du Sud-Est de la République Mexicaine. Après avoir commencé ses études dans sa ville natale, il dut, à partir de 1861, date de la mort de son père, écrivain et homme politique, les continuer dans la capitale. Sierra fit ses débuts de poète — activité qu'il exercera, quoique de façon discontinue, toute sa vie — alors qu'il n'avait encore que quinze ans. Elève de l'École de Droit, où il suivit la carrière d'avocat (il interviendra plus tard dans la rédaction de nombreuses lois et il sera Magistrat de la Cour Suprême), il fut témoin de la réforme du Baccalauréat et de l'établissement de l'enseignement « positiviste », grâce à la fondation de l'École Nationale Préparatoire. Dans la Chaire d'Histoire de cette même École qui a joué un rôle si important dans la formation du Mexique moderne, il succédera à Ignacio M. Altamirano. Journaliste depuis son jeune âge, il siégea pour la première fois à la Chambre en tant que Député en 1871. Sierra se mit à la tête du groupe qui, lors de l'établissement du Gouvernement du Général Porfirio Díaz, présenta au nouveau Président un programme de gouvernement. Il dirigea le périodique qui en était l'expression : La Libertad. En 1880, année au cours de laquelle il achève la publication de sa première œuvre historique, Compendio de Historia de la Antigüedad, Sierra retourne à la Chambre, d'où il mène une intense campagne en faveur du renouvellement total de l'éducation nationale. D'abord comme Secrétaire d'Etat à l'Instruction Publique et, à partir de 1905, comme Ministre de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts, Justo Sierra se consacra à la réalisation de la réforme éducative. Le dernier chapitre de cette action rénovatrice, entreprise depuis la base (le « Jardin d'enfants »), fut la fondation, en 1910, de la nouvelle Université Nationale. Environ deux mois plus tard, Francisco I. Madero, qui dirigeait le mouvement de rénovation politique, commence la Révolution. Sa démission ayant été acceptée par Porfirio Díaz, Sierra retourne à sa chaire de

l'École Nationale Préparatoire. Madero, devenu Président, le nomma Envoyé Extraordinaire et Ministre Plénipotentiaire du Mexique en Espagne. C'est là que la mort le surprit, à Madrid, le 13 septembre 1912. Sa disparition fut un deuil national. Pour commémorer le centenaire de la naissance du Maître, ses œuvres complètes ont été publiées, en 1948, sous la direction d'Agustín Yáñez, par l'Université Nationale de Mexico. Les XV volumes in-4° comprennent à la fois l'œuvre poétique et la prose littéraire (drame, contes, romans), les articles, les essais, les discours, et de nombreux travaux se rapportant à l'éducation. Parmi les textes historiques il faut noter deux ouvrages : l'Evolución Política del Pueblo Mexicano, étude solide et durable par laquelle Sierra contribua à l'œuvre México: su evolución social, qu'il dirigea et, peut-être le plus remarquable de ses livres : Juárez: su obra y su tiempo.

Si l'on veut bien comprendre la personnalité du grand Mexicain Justo Sierra, généreusement partagé — pour la patrie — entre les aspects de l'homme de lettres, du journaliste, du professeur, du magistrat, de l'orateur, de l'homme politique, de l'éducateur et de l'historien, il est nécessaire d'évoquer son unité poétique première. Car la netteté de ses traits lui vient avant tout de sa condition de poète et, surtout, du fait qu'il a pressenti que la plus haute poésie est celle qui accompagne l'action. Il n'est pas exagéré d'affirmer que la grandeur de Justo Sierra provient de ce qu'il voulut se mesurer aux problèmes en utilisant sa sensibilité avant sa raison, et que la pérennité de son exemple réside dans le simple secret d'avoir su mêler la poésie à tous les actes significatifs de sa vie. Un si subtil transfert, comment, celui qui se présente à nous avec, avant tout, la gravité de l'homme politique, de l'éducateur et de l'homme de science, l'effectua-t-il ? Il y parvint parce qu'il sut rester fidèle à des coordonnées d'évidences primordiales qui se révélèrent à lui dès sa jeunesse, alors qu'il commença en faisant des vers cette carrière qui allait être grande et féconde.

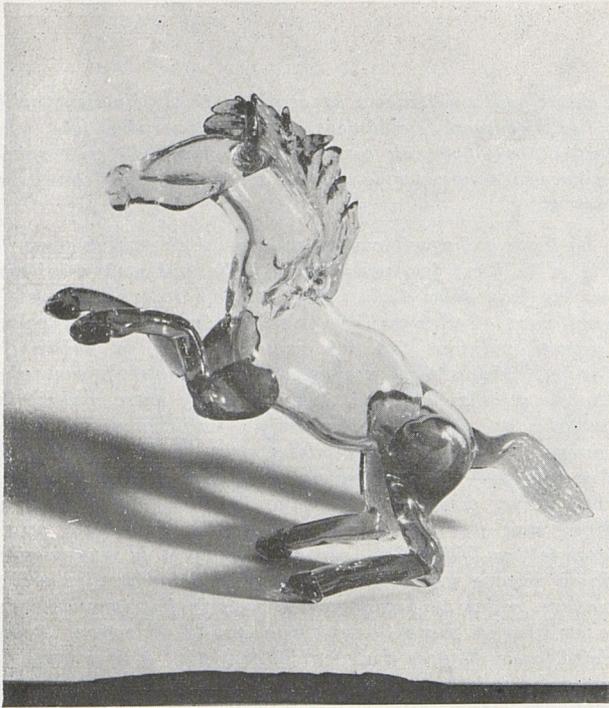
Celui qui devait se définir lui-même comme « un artiste et rien qu'un artiste » reçut sans aucun doute un tel caractère d'une disposition qui accompagne généralement les poètes : le sens précoce et aigu de la Mort. La vitalité exubérante elle-même de cet homme de taille peu commune, au grand cœur, indulgent et toujours de bonne humeur, fut peut-être ce qui le poussa à découvrir le vide inéluctable du Néant. Mais à cette constatation qui se changea en angoissante certitude, il trouva vite un apaisement, celui de son temps : la croyance dans le progrès et dans l'évolution. « L'élan de l'homme vers l'éternité est le progrès », dira-t-il avec Edgar Quinet. Ainsi l'homme ne disparaît pas complètement. Cependant, une telle conviction — quoique positiviste — ne contenta-t-elle pas tout à fait sa perception douloureuse de l'anéantissement final, et ce fut le désir anxieux de la vérifier dans le temps passé qui fit de lui un historien. L'histoire signifia, pour Justo Sierra, une preuve contre la puissance annihilante de la Mort qu'il donnait à la Vie — « communion des morts » ainsi l'imagina-t-il — c'est-à-dire, la sécurité objective de la réalité du progrès. Ce n'est pas sans raison qu'il qualifiait la chaire d'histoire de

« chaire par excellence », et combien il est éloquent qu'il se soit consacré assidûment, pour la première fois, aux études historiques, au sortir de cette profonde crise spirituelle provoquée par la disparition tragique de son frère bien aimé.

La ligne qui venait couper celle qui était tendue entre la Vie et la Mort fut, pour Sierra, celle qui était assujettie par les deux pôles de la Liberté et de l'Ordre. Pôles poétiques aussi. Tellement que c'est autour d'eux qu'évolue l'activité politique, ou, en d'autres termes, la poésie de l'action. Déchiré en cette autre disjonction et vivant une époque du Mexique, qui, comme aucune autre encore, fit ressortir sa réalité — l'autocratie porfirienne se donna comme justification le rétablissement et le maintien de l'« ordre » — Sierra trouva pour elle aussi une forme de conciliation dans l'activité éducative. Et tout comme la Mort était transcendée par le progrès, la liberté serait atteinte par l'éducation, par la création et la transmission de la science qui, seule, est capable de briser les vraies chaînes, celles de l'ignorance. Devant le fait immuable du « porfirisme », Justo Sierra entra dans la dialectique secondaire, pour d'autres destructrice, consistant à tirer parti de cet ordre relatif, avec le propos de hâter dès lors l'immense tâche dont le couronnement, peut-être, sera la conquête de la Liberté absolue. Car la Liberté n'était pas pour lui simplement politique mais complexe, ainsi que celle mystérieuse, divine, que les poètes romantiques chantèrent.

Pourtant, tout comme il sut distinguer entre la liberté immédiate et la Liberté absolue, Sierra sut deviner aussi cet Ordre supérieur sans lequel la Liberté suprême n'a pas de sens. Cet Ordre il l'entrevit dans les éclairs de son intuition ou dans ceux du génie d'autres artistes, comme il le dit souvent dans ses essais critiques. Cependant, ouvrier du devenir, il n'oublia jamais le caractère fugitif de la vision artistique et il opta, à la fin, pour la philosophie, plus durable, dont l'Ordre peut être un sujet d'enseignement. Ainsi sa tâche éducative culmine-t-elle naturellement dans la restauration des études métaphysiques à l'École des Hautes Etudes, ce qui donna à l'Université fondée par lui son caractère de « nouveauté » radicale. Le rétablissement de la philosophie, éloignée par le positivisme, dans la place d'honneur de l'enseignement universitaire, fut l'acte le plus significatif que réalisa Justo Sierra en tant qu'éducateur. C'est aussi le résultat d'un concept de l'éducation qui se manifestera dès ses premières expériences, puisqu'il demandera aux instituteurs de prendre comme devise : « la création de l'âme nationale ».

L'enseignement poétique de Justo Sierra n'est pas quelque chose d'insolite dans l'éducation mexicaine. Il continue une tradition où le précèdent les illustres poètes Ignacio Ramírez et Ignacio M. Altamirano, qui l'un et l'autre méritèrent aussi de leurs contemporains le titre de « maîtres ». Plus audacieux qu'eux, sa vision embrassa tout le cadre national et le déborda même — il est l'un des grands maîtres de l'Amérique — car il sut accorder ses innovations éducatives à la marche du monde. N'oublions cependant pas que le « dépassement du positivisme » dont il se présente à nous comme le paladin — son spiritualisme se confondant avec sa foi indestructible dans la science — n'est pas autre chose que l'apparence que prirent ses intuitions profondes.



Petit cheval en verre soufflé, Guadalajara,
Etat de Jalisco.



Gourde ancienne, peinte
(Olinalá; Etat de Guerrero).

ART POPULAIRE

La survivance de l'art populaire mexicain nous apparaît au xx^{e} siècle comme un anachronisme (ou comme une pétrification singulière du monde européen médiéval ou du monde indigène précolombien), si certains aspects de ces mondes ne survivaient encore dans notre civilisation contemporaine. Nulle part autant que dans l'art populaire, sauf peut-être dans la langue, ne se montre aussi clairement la présence impérieuse et ininterrompue du passé.

On peut interpréter cette survivance de différentes manières. Toutefois, son caractère inéluctable prouve la vigueur de l'art populaire. En outre, son existence témoigne aujourd'hui encore en faveur de la sensibilité artistique, de l'adresse manuelle et de la vitalité des mœurs et des traditions du peuple mexicain.

Les transformations qu'il a subies au cours des siècles sont évidentes, bien que personne n'ait encore mesuré l'intensité des changements ni étudié leur direction. L'art populaire a le don d'évoluer sans perdre sa condition primordiale : son caractère populaire même. Il constitue ainsi l'une des manifestations les plus mexicaines de notre culture.

Cet art renommé par sa richesse technique et sa qualité esthétique, connut un grand épanouissement vers le milieu du xvii^{e} siècle et pendant une bonne partie du xix^{e} . Au temps de la domination espagnole, le Mexique subvenait à ses besoins et à ses dépenses somptuaires grâce aux produits de l'artisanat mexicain d'une part, et, d'autre part, grâce aux objets importés d'Espagne. Lorsque cette domination prit fin, le Mexique s'ouvrit aux manufactures et aux artisanats européens. Toutefois, les luttes politiques qu'il dut soutenir pour affermir son indépendance, ainsi

MEXICAIN

par Daniel F. Rubin de la Borbolla

Directeur du Musée National des Arts et Industries Populaires du Mexique

que les conditions économiques du pays, l'obligèrent à dépendre surtout de sa propre production. Le fait qu'un nombre accru d'artisanats indigènes et de l'époque coloniale survive jusqu'à nos jours, laisse supposer que la production industrielle nationale du XIX^e siècle leur créa des conditions favorables.

Nous avons des raisons de penser que, pendant une bonne partie du XIX^e siècle, une proportion très élevée de la production industrielle venait des artisanats traditionnels : tissus et céramiques indigènes et de type espagnol modifié ; travaux de tanneurs et de corroyeurs ; travaux d'orfèvrerie ; travaux de menuiserie et sculptures sur bois ; bois peints en *maque* (improprement appelé « laque ») ; travail d'incrustation des coquillages ; os, écaïlle, bois et métaux ; ferromnerie et fer forgé ; linge de table et travaux d'aiguille ; broderies, broderies à jour ; verre soufflé, modelé en cire ; vannerie ; peinture et sculptures populaires ; travaux de mosaïque en plumes ; « *popote* » et bois ; papier découpé, « piqué », et figures en papier et carton ; tout ce qui touche à la pyrotechnie ; fabrication de jouets ; confiserie et produits alimentaires ; travaux d'ornementation et décoration d'édifices — églises et maisons — lors des fêtes civiles, religieuses et familiales.

Pendant toute la période coloniale, il existait, pour la plupart de ces artisanats, des ordonnances royales et des règlements, ainsi que des corporations dûment organisées, dont la force institutionnelle, l'autorité et les hiérarchies techniques rendirent possible le développement industriel du XIX^e siècle, en assurant d'autre part leur propre survivance. En de nombreux cas, l'existence et l'abondance de certaines matières premières, le coton, des métaux, des bois précieux, des colorants comme la cochenille et l'indigo, conservèrent en vie beaucoup des artisanats. Et cela malgré l'exportation, souvent massive, de ces matières de base.



Aigüière d'argent ciselée et ouvree.



Jarre en terre pour rafraîchir l'eau. XVIII^e siècle.
(Tonalá)

Le mouvement commercial d'exportation — visible et invisible — de l'art populaire dépasse actuellement 300 millions de pesos. La consommation intérieure est estimée à plus de 246 millions de pesos par an ; quant à la production, elle est assurée par cent cinquante ou deux cent mille familles, hommes, femmes et enfants, qui vivent directement ou indirectement, totalement ou partiellement, de cette activité. Une seule région vouée au travail de la poterie, celle de la Vallée de Atemajac à l'Ouest du Mexique, compte plus de 20.000 potiers adultes, en laissant de côté les enfants qui participent pourtant en grand nombre au travail de l'atelier familial.

En découvrant ce monde presque ignoré de l'économie moderne, l'économiste s'étonne grandement : ce monde va de l'atelier familial à l'usine ; il comprend le paysan-artiste ; le paysan-artisan-pêcheur ou berger ; le paysan-artisan-commerçant ; l'artisan indépendant, l'artisan-patron, et enfin l'artisan salarié. L'économiste verra avec surprise de vieux mécanismes de crédit, dans lesquels la « parole donnée » ou la « parole d'honneur » vaut davantage et est plus sûre qu'une promesse de paiement avec garantie ; il découvrira des sources insoupçonnées de matières premières, et l'usage de matériaux à première vue sans valeur pour la grande industrie mais d'un grand prix pour l'artisan ; des techniques et des instruments rudimentaires, dont quelques-uns se rapprochent presque du type néolithique. Sa surprise ne fera que croître lorsqu'il constatera que les mises de fonds en équipement et en capital fixe et circulant s'élèvent à peine à quelques pesos, dans d'innombrables cas ; et que chaque artisanat possède son vocabulaire technique et commercial et ses mesures propres. Il correspond en somme à de nombreux aspects essentiels de la vie quotidienne de notre peuple.

On sait à peine que le Mexique fut l'un des principaux producteurs, jusqu'en 1914, de linge de table fin et de broderies à jour ; cet art occupait, dans des ateliers familiaux, plus de 50.000 femmes de la région appelée le « Bajío », au centre du Mexique. D'Irlande et surtout de Belfast provenait la toile de lin aux qualités spéciales dont on faisait du linge de table et des broderies à jour. Une fois manufacturés, ces produits étaient importés et réexportés par des commerçants d'Europe, qui les renvoyaient sur le continent américain et même au Mexique avec des étiquettes européennes.

Le Mexique a connu, comme d'autres pays, des périodes de confusion et de crise, car lorsqu'on détache l'économique du culturel et du traditionnel, on perd le sens des valeurs vraies, et l'on ne voit plus « que par la petite fente unilatérale, insignifiante, d'un seul œil ». Il y a plus de cinquante ans que l'on a reconnu, au Mexique, l'importance des artisanats populaires ; mais on croyait voir le seul salut dans la grande industrialisation, dans la mécanisation, dans la production en masse, la « standardisation », etc. Certaines voix, presque craintives, conscientes de la valeur culturelle et artistique de l'art populaire, défendaient les artisanats traditionnels en supposant — à tort — qu'il était indispensable de les conserver à tout prix, et de revenir même en arrière, afin de les ramener à leur état le plus primitif.

L'artisanat et le Gouvernement se trouvèrent placés devant le dilemme de deux courants opposés d'opinion. L'artisan retourna bien vite à son atelier familial et à sa production traditionnelle en tâchant de s'adapter à des conditions toutes nouvelles. Certains artisanats disparurent, d'autres se sont miraculeusement conservés, grâce à la tenacité de quelques artisans et au bon goût de quelques acheteurs.

Il est clair que le problème essentiel s'est prolongé pendant des années sans solution appropriée. L'horizon s'est éclairci peu à peu et toutes les expériences positives et négatives ont contribué à ce résultat bien qu'elles aient par ailleurs retardé la solution.

Il existe un secteur qui, dans la volonté d'obtenir une industrialisation totale du pays, semble considérer le travail manuel comme un signe de retard culturel qui doit disparaître ; ce qui importe à son avis, c'est d'augmenter la production sans tenir compte de la qualité traditionnelle, artisanale et artistique. Il y a un autre secteur qui voudrait maintenir l'art populaire dans un état de conservatisme absolu, s'imaginant à tort assurer ainsi sa survie.

Dans ses expériences, le Gouvernement s'est montré généreux par l'enseignement direct ou indirect à l'école, par la distribution gratuite d'outils, de matières premières, par des donations. Il a assumé les frais des expositions nationales et étrangères, subventionné les recherches et le travail technique des musées.

Comme, en fin de compte et après de sérieuses réflexions, on avait dû reconnaître que les résultats étaient presque nuls, l'Etat décida de confier cette tâche à l'Institut National Indigéniste et à l'Institut National d'Anthropologie et d'Histoire. On put ainsi, avec sérénité, délimiter les problèmes, formuler un programme expérimental et jeter les bases d'une politique nouvelle.

Les deux Instituts mirent sur pied un organisme appelé « Patronage des Arts Populaires » et composé de spécialistes ; on lui donna en toute propriété un édifice situé dans une des avenues les plus fréquentées de la ville de Mexico. On lui attribua aussi un fonds initial pour couvrir les frais et les travaux.

Le Patronage fit une analyse de ce qui avait été réalisé jusqu'alors ; il étudia les plus importantes expériences des autres pays ; il établit une liste des problèmes urgents, et sur la base de toute cette information, il formula un programme d'action.

Il a commencé — depuis 1951 — à exécuter un programme expérimental : aide économique et technique aux meilleurs artisans, vente au prix juste de leurs meilleurs produits d'après leur valeur artisanale et esthétique ; expositions nationales et étrangères ; publicité par différents moyens, avec fins éducatives et de propagande ; conservation, protection et défense des arts populaires traditionnels et des artisanats manuels.

Pour réaliser ce programme, on créa le Musée National d'Art et Industries Populaires chargé d'exécuter les plans du Patronage. Ce Musée accorde une aide technique et économique récupérable à l'artisan qui la sollicite, moyennant sa promesse de fabriquer les objets traditionnels de sa spécialité avec les meilleures matières premières ; il ouvre des ateliers-écoles en divers endroits du pays, des Musées Régionaux comme ceux de Chiapa de Corzo, Uruapan et Tlaquepaque : il organise des concours et offre des prix aux meilleurs ouvrages artisanaux ; il possède des collections d'ouvrages anciens et des archives de photographies et de dessins, susceptibles de favoriser l'inspiration des artisans ; il intervient, enfin, dans l'achat et la distribution des matières premières de haute qualité.

Le Musée est en train de réaliser maintenant un recensement national des matières premières, des artisanats et des artisans, ainsi qu'une étude économique, en collaboration avec la Banque Nationale du Commerce Extérieur, afin de formuler les bases de sa politique économique, en un plan national de vastes proportions.

On a vu réapparaître sur le marché mexicain des pièces d'art populaire d'une qualité artisanale exceptionnelle ; l'artisan désormais se sent plus assuré et mieux rétribué. Le Gouvernement et les organismes compétents sont maintenant convaincus que l'art populaire peut survivre par ses propres moyens économiques, humains et esthétiques, si on lui ouvre du moins certains crédits raisonnables, si on lui accorde une aide technique, et si on lui reconnaît la place et l'importance qu'il mérite d'occuper parmi les autres activités qui contribuent à la vie économique et culturelle du pays.

Faits, Œuvres, Personnes



M. Padilla Nervo, Ministre des Affaires Etrangères.

LE MEXIQUE ET LA III^e RÉUNION DU CONSEIL INTERAMÉRICAIN DE JURISCONSULTES

Du 17 janvier au 4 février 1956 a eu lieu à Mexico la Troisième Réunion du Conseil Interaméricain de Jurisconsultes, de l'Organisation des Etats Américains. Nous publions ci-dessous le discours que M. Luis Padilla Nervo, Ministre des Relations Extérieures du Mexique et ancien Président de l'Assemblée Générale de l'O.N.U., a prononcé à la séance inaugurale de cette réunion :

MESSIEURS LES DÉLÉGUÉS,

Au nom de Monsieur le Président Ruiz Cortines, j'ai l'honneur de vous souhaiter la bienvenue dans cette capitale du Mexique qui est fière de vous compter aujourd'hui au nombre de ses hôtes les plus distingués. Notre peuple s'est toujours signalé par son désir de conformer sa conduite aux règles dérivées du Droit : aussi mon Gouvernement se sent-il particulièrement heureux que cette Ville ait été choisie comme siège de la III^e Réunion du Conseil Interaméricain de Jurisconsultes.

Cette tendance à prendre le Droit pour guide est, d'ailleurs, commune à toutes nos nations. On peut dire qu'à la différence d'autres peuples dont les traits historiques se sont dessinés lentement, les Nations Américaines, dès qu'elles eurent accédé à une vie politique indépendante, apparurent comme des constructions juridiques vastes et déjà presque achevées. Le Droit nous a modelés de façon décisive et, dans un certain sens, l'on peut affirmer sans exagération que tout autant que les traditions, les facteurs linguistiques et raciaux et la communauté de culture, c'est le Droit qui a créé nos nations.

D'autre part, si nous considérons l'histoire de nos relations internationales et si nous nous reportons aux temps où nos Républiques, sitôt obtenue leur indépendance, cherchèrent à s'unifier, nous découvrirons que les hommes insignes qui conçurent et réalisèrent le Congrès de Panama se préoccupèrent avant tout de régulariser les relations entre les sociétés poli-

tiques au moyen d'un Code de Droit Public qui serait accepté comme règle universelle de conduite. Et aujourd'hui, alors que notre Système interaméricain se flatte de posséder une Charte et un ordre constitutionnel, nous pouvons affirmer que nous nous sommes unis pour assurer la suprématie du Droit dans nos relations mutuelles.

L'égalité juridique des Etats, le principe de non-intervention, le respect de la personnalité, de la souveraineté et de l'indépendance des Etats, l'exécution fidèle des obligations découlant des traités, non seulement ont la valeur de principes juridiques destinés à assurer la coexistence pacifique entre Nations Américaines, mais, en réaffirmant leur amitié et le sentiment de leur solidarité, ils ont permis de s'attacher à la solution des problèmes économiques et sociaux qui retardent encore le progrès de nos pays.

Il y a, dans notre Système régional, une heureuse division des fonctions entre les organismes techniques et ceux politiques. Dans une première phase du mouvement de création des institutions, les organismes techniques, qu'ils soient économiques ou sociaux, abordent les problèmes d'un point de vue scientifique et technique, en s'efforçant de rester en dehors des préoccupations politiques. A cette première étape, les suggestions doctrinales, les conceptions originales, les formules audacieuses et imaginatives qui contribuent à la marche en avant du Système interaméricain ont une importance particulière. Dans la phase suivante, les organismes politiques modèrent les solutions qui leur sont proposées par les organismes techniques, grâce à des facteurs efficaces d'un autre caractère, réalisant ainsi l'accord des intérêts en présence, et ils tendent à consacrer finalement l'existence d'institutions équilibrées.

Le Conseil Interaméricain de Jurisconsultes, organisme technique et consultatif du Système interaméricain en matière juridique, jouit d'une large et indispensable autonomie pour découvrir de nouvelles voies et pour accueillir les nouvelles tendances du Droit. Les juristes du Continent américain peuvent exercer leur traditionnelle action de progrès, car ils savent que, sur le plan technique qui est le leur, on attend d'eux, avant tout, des solutions inspirées du plus haut idéal juridique.

Cela ne veut pas dire que le juriste du Continent américain puisse et doive sous-estimer les nécessités et les réalités de notre Hémisphère. Dans l'histoire du Nouveau Monde, jamais les juristes ne se sont résignés à exercer une influence exclusivement scientifique ou à jouer un rôle uniquement professionnel. On a dit avec raison que leur mission a toujours consisté à orienter vers le progrès la conscience de nos peuples. Mais, d'autre part, la réalité extraordinairement dynamique de notre Continent a marqué de son sceau l'activité du juriste américain. La rapide transformation économique et sociale de nos pays exige une révision constante et une mise au point quotidienne des conceptions du juriste. Ce qui a été un jour *bonum* dans le Continent américain, peut fort bien, du fait de notre rapide évolution, se transformer très vite en *malum*, en une injustice empreinte d'une légalité archaïque. Le Conseil Interaméricain de Jurisconsultes, dans sa recherche de nouveaux principes et de nouvelles formules pour la solution des problèmes juridiques de son ressort tiendra compte des nécessités et des aspirations des pays américains.

Mais dans l'esprit même et dans les limites du Droit International contemporain le juriste rencontre la meilleure raison de demeurer attentif aux nécessités changeantes, aux intérêts et aux manifestations de la volonté des Etats. On pourrait peut-être dire que les réalités mouvantes influent de façon plus directe et immédiate la création ou la dérogation aux règles juridiques dans la sphère internationale que dans le domaine intérieur des Etats. Dans le domaine de l'Etat, l'autorité dispose de moyens adéquats pour appliquer le Droit, et n'a pas besoin pour cela de faire appel, du moins dans chaque cas particulier, à la volonté ou à la participation des individus. C'est ainsi que l'on a pu affirmer que la validité, au moins formelle, des règles juridiques est indépendante de leur observance ; et, en effet, nos codes civils stipulent que contre l'obéissance à la loi on ne peut alléguer la désuétude, la coutume ou l'usage contraire.

Dans la sphère internationale la situation est entièrement différente : les Etats participent directement à l'élaboration de chaque décision, et la collaboration des membres de la Communauté Internationale est nécessairement requise pour les appliquer dans tous les cas. En un certain sens, sur le plan international gouvernants et gouvernés ne font qu'un.

C'est pour cela que l'action et la volonté de chaque Etat ont beaucoup d'importance dans le mouvement de création ou de dérogation du Droit International. C'est pour cela que l'observance constante d'une règle influe de façon si directe et immédiate sur sa validité et sur sa durée. Et c'est pour cela également que, dans le domaine international, le comportement des Etats, lorsqu'il est, de façon réitérée, contraire à une règle, ne peut pas être toujours interprété simplement comme un refus d'accomplissement du Droit en vigueur. Une telle pratique a parfois le pouvoir d'engendrer de nouvelles règles de Droit International, ou tout au moins d'abroger d'anciennes règles.

Une telle situation, qui est particulière au domaine juridique où se développent les relations internationales, allant de pair avec la traditionnelle faculté d'innovation du juriste du Continent américain, permet d'espérer que vos délibérations se concrétiseront en principes consacrant les aspirations nouvelles des peuples américains.

Dans l'Ordre du Jour du Conseil on remarque tout particulièrement un point de la plus haute importance pour nos pays : le régime juridique des mers. Au cours de ces dernières années est apparue la nécessité de mettre à profit de façon complète et rationnelle, les produits de la mer, comme contribution importante à la vie économique de nos peuples. A cela s'oppose, entre autres facteurs, la survivance de règles anciennes et de principes généralement établis par des pays situés dans des régions où les problèmes étaient autres, en d'autres temps, et pour répondre à des conditions périmées.

Evidemment la solution n'est pas simple. Mais la raison d'être du Droit est précisément d'affronter les problèmes nouveaux que pose l'évolution des groupes sociaux. Devant des règles supposées immuables se dressent des réalités imposées par le progrès lui-même, des conditions nouvelles nées de l'évolution de la vie nationale et internationale. Déterminer jusqu'à quel point l'adoption de conceptions neuves implique une marche en avant, et dans quelle mesure les nations doivent maintenir et renforcer l'œuvre juridique des générations précédentes, constitue le dilemme fondamental qui se dissimule sous les sujets que le Conseil doit examiner.

L'ampleur de votre tâche est à la mesure du prestige des juristes du Continent américain.

LES TRAVAUX DE LA RÉUNION

par Francisco Cuevas Cancino

Secrétaire Général Adjoint de la Réunion

APRÈS la deuxième guerre mondiale, et comme suite à plus d'un siècle de relations étroites et d'échanges constants, les Républiques américaines décidèrent de s'unir organiquement. A la Neuvième Conférence Interaméricaine, tenue à Bogotà en 1948, leurs représentants fondèrent l'Organisation des Etats Américains et signèrent sa Charte Constitutive.

L'Organisation a établi différents corps organiques, parmi lesquels le Conseil de l'O.E.A., qui siège en permanence. La Charte lui a adjoint plusieurs organes techniques ; l'un d'entre eux est le Conseil Interaméricain de Jurisconsultes.

L'article 67 de la Charte établit les objectifs du Conseil. Celui-ci est chargé de la codification et du développement du Droit International Public et Privé. Il coopère ainsi à unifier, dans la mesure du possible, les législations des Etats Membres. Le Conseil, dans lequel sont représentées les vingt et une Républiques américaines, tient des sessions périodiques tous les deux ans dans l'une de leurs capitales.

Jusqu'à ce jour, trois réunions ont eu lieu : la première (1951) à Rio de Janeiro — siège de la commission permanente du Conseil : le Comité Juridique Interaméricain — ; la deuxième (1953) à Buenos Aires ; et la troisième à Mexico, du 17 janvier au 4 février 1956.

L'ordre du jour de la Troisième Réunion, préalablement approuvé par le Conseil de l'O.E.A., comprenait des sujets relatifs au Droit International Public et Privé qui avaient fait l'objet

d'un examen préliminaire de la part du Comité Juridique Interaméricain.

Parmi les sujets qui ont revêtu la plus grande importance, figuraient le Régime des Eaux Territoriales, les questions se rapportant à ce régime, et les Réserves aux Traités multilatéraux. Le premier sujet avait été inclus dans l'Ordre du Jour en vue de faciliter l'accomplissement de la Résolution LXXXIV de la Dixième Conférence Interaméricaine, par laquelle les Représentants des vingt et une Républiques ont décidé de tenir une conférence spécialisée qui devra s'occuper des problèmes relatifs à la mer. C'est pour cela que le Conseil de l'O.E.A. a jugé opportun que celui des Jurisconsultes donnât son avis, et coopérât de la sorte au succès de la conférence spécialisée. Celle-ci se tiendra prochainement dans la Capitale de la République Dominicaine.

Le Conseil a approuvé deux résolutions. La première est une déclaration de large envergure qui a reçu le nom de « Principes de Mexico sur le régime juridique de la mer ». La majorité qui l'a approuvée a considéré qu'elle exprimait la conscience juridique du Continent. La deuxième rattache les travaux du Conseil de Jurisconsultes à ceux de la Conférence spécialisée en préparation.

Le Conseil a étudié les effets des réserves aux traités multilatéraux et a approuvé un ensemble de bases qui, dûment étudiées par les Gouvernements et ultérieurement par le Comité Juridique Interaméricain et par le Conseil lui-même, pourront servir à déterminer, dans le Continent, les effets à attribuer à de telles réserves.

Dans le plan du Droit International Privé, plusieurs résolutions ont été approuvées. La première est un Projet de Convention sur l'Extradition, destinée à établir un instrument multilatéral unique en cette matière. Le Conseil a adopté, de même, un Projet de Loi Interaméricaine sur l'Arbitrage Commercial ; il propose des normes concrètes afin que les pays membres les introduisent dans leurs législations. Il a également approuvé une résolution sur la Coopération Interaméricaine en matière de Procédure judiciaire devant permettre de présenter grâce à de nouvelles études, un projet concret à la IV^e Réunion du Conseil.

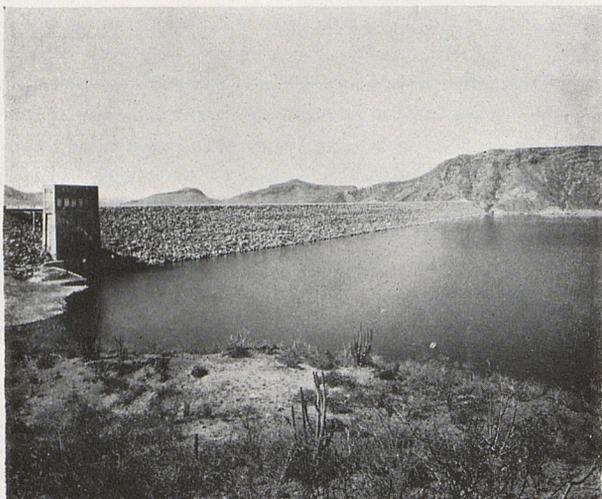
En ce qui concerne son organisation et son fonctionnement, le Conseil a approuvé différentes réformes à porter à son Statut et au Règlement du Comité Juridique. Il a suivi en cela les normes fixées par la Résolution relative à la Dixième Conférence Interaméricaine. Il a élu les nouveaux membres du Comité Juridique, et il a désigné Santiago du Chili comme siège de sa quatrième Réunion.

Par la qualité des sujets traités et par le progrès que ses délibérations représentent dans le développement du Droit International, la Réunion de Mexico apparaît comme la plus importante des trois que le Conseil a tenues jusqu'ici. Ses résolutions et ses projets apportent des contributions fondamentales dont les juristes devront tenir compte pour préciser les nouvelles tendances qui se font jour dans le Droit International contemporain.

LES OUVRAGES D'IRRIGATION DANS LE BASSIN DU YAQUI

par José Pérez Moreno

Secrétaire Général du Ministère des Ressources Hydrauliques



Barrage "Alvaro Obregón". District d'irrigation du Yaqui, Etat de Sonora.

Il existe, au Nord du Mexique, une race vigoureuse d'indigènes de sang pur. Grands, musclés, d'une résistance à toute épreuve, ils s'étaient fixés (dans une région située au Sud-Ouest de l'Etat de Sonora) sur une terre sèche et dure, traversée par un fleuve, le Yaqui, du nom de leur tribu. Ce fleuve qui, hiver comme été, reflète un ciel éternellement bleu, semblait se soustraire à toute action bénéfique en ne fécondant pas les terres étendues qu'il traverse.

Fleuve misanthrope et habitants rancuniers envers leur fleuve, semblaient ne devoir jamais être amis. Cependant, sur les rives du Yaqui, des sapins touffus et des peupliers au feuillage murmurant attestaient que la terre n'était pas stérile, et que l'espoir ne devait pas être vain.

Le Yaqui possède une bassin de captation de quatre-vingt dix mille kilomètres carrés. Il prend sa source, en partie, dans l'Etat de Chihuahua et, en partie — dans les Etats nord-américains de l'Arizona et du Nouveau Mexique — de deux cours d'eau : le Bavispe qui coule vers le Sud et l'Aro qui coule vers l'Ouest. Il a pour affluents le Moctezuma et d'autres rivières de moindre importance.

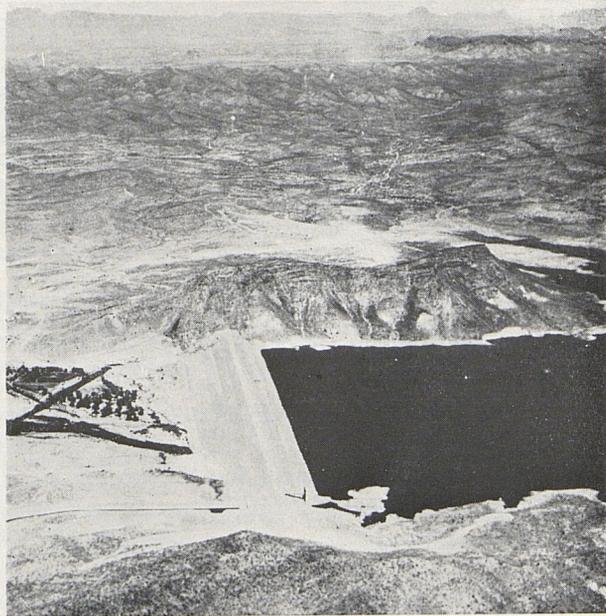
La Révolution Mexicaine prit, dans l'Etat de Sonora, un caractère particulier. Il s'agissait, en réalité, d'une double lutte : lutte contre les latifundia, mais, aussi, contre la nature. Celle-là, politique et sociale ; économique celle-ci. C'est dans l'espoir d'une libération économique et sociale que les tribus indigènes, les Yaquis entre autres, se jetèrent dans la mêlée. Ainsi quelques-unes des pages les plus dramatiques de cette période, et qui font encore l'objet des récits des chroniqueurs de la Révolution, furent-elles écrites par ces Indiens aux exploits innombrables, dont le fusil atteignait implacablement son but, et dont la bra-

voire allait bien au-delà de la mort, puisque leurs croyances ancestrales leur affirmaient que, après la mort et où qu'ils mourussent, ils reviendraient à leurs terres chaudes pour y manier le fusil ou y conduire la charrue.

La Révolution triompha non seulement en tant que fait politique, mais social. Sur le fleuve Bavispe fut construit le barrage de la Angostura d'une capacité de 865 millions de mètres cubes. Sur le fleuve Yaqui, le barrage « Alvaro Obregón », en souvenir de celui qui fut le chef et le guide des Yaquis. La capacité de ce barrage est de 3 millions de mètres cubes, avec un bassin de 73.500 kilomètres carrés. Le lac qu'il constitue couvre 20.500 hectares. Son rideau a une hauteur de 57 mètres, une largeur de 370 mètres à la base et de 10 mètres au sommet ; sa longueur totale est de 1.457 mètres. Il est complété par les barrages de dérivation de Hornos et de Jacatari et par une centrale électrique, d'une puissance de 2.500 kW.

Ces ouvrages hydrauliques sont à l'origine de la création d'un District d'Irrigation couvrant 214.000 hectares et d'un autre de 6.000 hectares, dont les Yaquis profitent directement.

Au Mexique, lorsqu'on parle de « District d'Irrigation », on désigne par là l'un des faits les plus impressionnants du développement du pays ; un peu comme si l'on parlait de la création d'une colonie agricole, mais ayant des caractéristiques très particulières. Il convient de faire remarquer tout d'abord que le Gouvernement, considérant les



Barrage "Alvaro Obregón". District d'irrigation du Yaqui, Etat de Sonora.

faibles ressources économiques des « ejidatarios » — les anciens ouvriers agricoles qui n'avaient autrefois, pour vivre, qu'un maigre salaire, et qui possèdent maintenant en commun les terres qu'ils travaillaient jadis sans espoir de profit — a financé une partie des travaux dans certains cas ; la totalité, dans d'autres. Toutefois, il a habitué ces agriculteurs à payer, pour l'eau qu'ils emploient, une redevance pour la constitution d'un fonds destiné à améliorer sans cesse le District d'Irrigation. Ces améliorations consistent en nouveaux travaux hydrauliques, tels que drains et canaux, et en nouveaux procédés agricoles pour augmenter, au maximum, le rendement de la terre afin d'élever, constamment, le niveau de vie de la classe rurale. La zone irrigable est limitée, au Nord, par la Sierra du Bacatete ; au Sud et à l'Ouest, par les terrains alcalins bordant le Golfe de Californie ; et, à l'Est, par la Sierra Madre Occidentale.

Le résultat est flatteur. L'ancien village de Cajeme, devenu Ciudad Obregón, s'est considérablement développé. On entreprend, tous les jours, de nouvelles constructions ; le commerce ne cesse de croître, et le niveau général de vie s'élève à un point qui eût, jadis, paru incroyable. Cela est dû à ces terres, devenues un véritable centre de richesse, et qui ne demandaient que de l'eau pour être fertiles. De magnifiques champs de coton et de blé semblent, au voyageur qui depuis dix ans n'aurait pas traversé ces régions, l'effet d'un véritable miracle. La teinte verte que prennent les étendues de coton, quelques semaines après les semailles, et le ravissant tapis des champs de

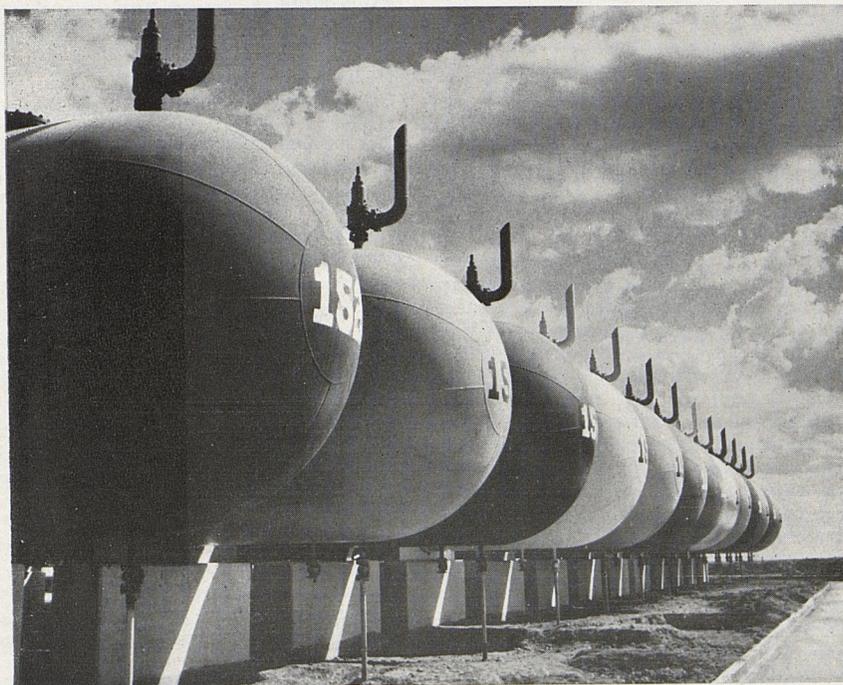
blé — tels qu'on les voit du haut des avions — lui donnent l'impression que tout s'est transformé comme par enchantement.

Les Yaquis, qui commençaient à émigrer, s'attachent à leurs terres. La paix et la tranquillité régnant, le fusil de l'Indien, inemployé, se rouille, tandis que la charrue, le tracteur, la semeuse, la batteuse, bref, toute la mécanique agricole, sont menés par des hommes dont la condition physique, spirituelle et économique s'améliore.

Le District d'Irrigation du fleuve Yaqui a profité à 3.085 petits propriétaires ruraux. Il faut remarquer que les bénéficiaires ne sont pas allés aux seuls « ejidatarios » (bénéficiaires communautaires), mais à tous les propriétaires de ranchos, en général : 5.200 « ejidatarios », correspondant à 29 communautés, et les colonies d'Indiens yaquis comprenant 1.010 paysans. Au cours de la dernière saison agricole, on a obtenu, en moyenne, par hectare, une tonne et demie de blé et près de deux tonnes de coton brut. La valeur totale des récoltes a atteint 443 millions de pesos, en chiffres ronds.

Voilà comment le Gouvernement actuel, présidé par M. Ruiz Cortines, a su trouver une base pour augmenter l'octroi de crédits destinés à améliorer de plus en plus cette région. Et voilà, aussi, comment l'actuel Ministre des Ressources Hydrauliques, M. Eduardo Chávez, a utilisé, au profit du peuple, pour les ouvrages du District d'Irrigation — et ils sont très nombreux dans le pays — ce qu'il y a de mieux dans la technique moderne.

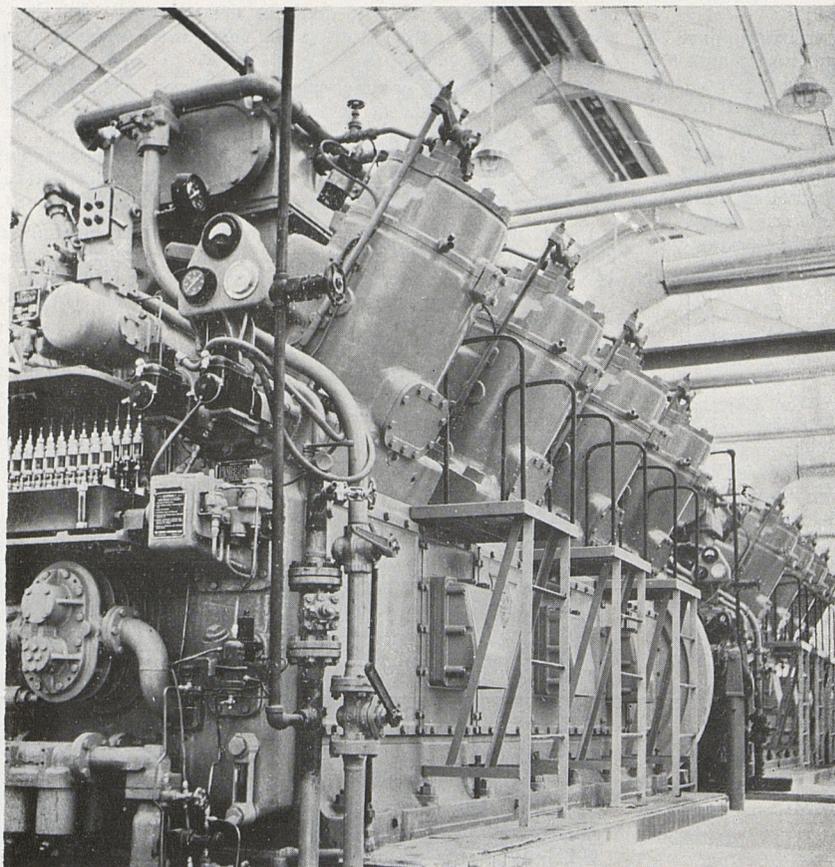
NOUVELLES INSTALLATIONS DE PETROLEOS MEXICANOS



Réservoirs.

JUSQU'EN 1938, l'extraction du pétrole au Mexique s'effectuait en quatre zones : celle de Tampico, qui comprenait les champs de Ebano et de Pánuco ; la Faja de Oro où l'on trouva quelques-uns des puits les plus riches du monde, en premier lieu celui de Dos Bocas qui produisait 259.000 barils par jour ; celle de Poza Rica, et celle de l'Isthme de Tehuantepec. Depuis 1938, *Petróleos Mexicanos* a exploré et mis en exploitation quatre autres zones : celle de Nueva Faja de Oro, d'où l'on a déjà extrait 100 millions de barils ; la Cuenca de Veracruz, d'une étendue de 20.000 km² ; celle de l'Etat de Tabasco, où le champ de José Colomo produit du gaz en quantités énormes ; et celle du Nord-Est dont les structures géologiques productrices couvrent 37.000 hectares ; de plus, grâce à des moyens géophysiques, on a pu localiser en vue de leur exploitation d'autres structures géologiques d'une étendue de 50.000 hectares.

Dans la zone du Nord-Est, on compte vingt-deux champs producteurs de gaz que l'on obtient sous trois formes : associé au pétrole brut, associé aux distillés de ce dernier ou à l'état pur. Dans le premier cas, on l'isole du pétrole brut dans des batteries de sé-



Compresseurs.

paration ; dans le second, on sépare le gaz des distillés grâce à des batteries de séparation, soit dans des unités d'absorption ; dans les deux cas, le gaz obtenu est « humide » ; dans le troisième cas, le gaz peut être « humide », c'est-à-dire mêlé d'hydrocarbures liquéfiables ou liquides qu'il faut dissocier pour obtenir le produit dit essence naturelle et les gaz liquéfiables (propanes et butanes) ; ou encore à « sec », c'est-à-dire ne comportant que des traces de ces hydrocarbures, ce qui n'oblige pas à leur faire subir un traitement autre que la déshydratation et, naturellement, la compression.

Pour traiter dans ces différentes formes l'abondante production de gaz obtenue dans la région, *Petróleos Mexicanos* a installé à Reynosa, ville de l'Etat de Tamaulipas, une unité d'absorption capable de traiter quotidiennement 8,5 millions de mètres cubes de gaz, grâce à laquelle on obtient plus de 8.000 barils d'essence, propane, butane, pétrole lampant, huile Diesel, etc., qui pourront être en partie exportés aux Etats-Unis, Reynosa se trouvant à la frontière, marquée en cet endroit par le Río Bravo. De plus, la raffinerie de

pétrole installée en 1950 a été agrandie, et l'on pourra traiter par jour 10.000 barils de pétrole brut au lieu des 4.000 traités précédemment.

La raffinerie est équipée pour les productions suivantes : essence de distillation primaire ; essence de l'unité thermique de cracking, qui traite le résidu de l'unité de distillation primaire et produit de l'essence de haute octane ; pétroles lampants ; huile Diesel ; enfin des résidus des deux unités, utilisés pour la préparation de ce qu'on appelle « huiles combustibles ».

On dispose de 24 réservoirs sous pression, d'une contenance de 40.000 barils, et de 12 réservoirs à pression atmosphérique pour 133.000 barils ; soit une capacité totale calculée pour pouvoir conserver pendant 15 jours la production de gaz liquéfié de haute et basse pression (respectivement 1.000 et 650 livres) et des autres produits déjà mentionnés.

Les installations d'eau utilisent les ressources du Río Bravo ; le barrage de floculation est équipé pour traiter 3.785 litres à la minute, en les séparant des corps solides qui y sont en suspens. L'eau reçoit un traitement addi-

tionnel conforme à l'usage auquel on la destine : utilisation industrielle ou domestique.

La vapeur nécessaire pour les opérations est produite par trois chaudières de 150 CV chacune et 16,5 kg au centimètre carré de pression au travail, ainsi que par trois autres de haute pression ; ces dernières produisent, à l'heure, 3.600 kg de vapeur à 40 kg au centimètre carré et à 315°, utilisée pour actionner les pompes et les générateurs.

La décharge des turbines produit une vapeur à la pression de 3,15 kg au centimètre carré, employée dans les chaufferies, dans les unités rectificatrices, distillateurs et autres appareils. Des turbogénérateurs de 3.000 kW fournissent de l'énergie et l'éclairage électrique aux divers services aussi bien qu'aux bureaux, ateliers et habitations du personnel. Enfin, pour remplir les autociternes, on compte 7 installations, et 40 pour remplir les wagons-citernes.

Il faut signaler que l'on utilise le refroidissement à air dans tous les cas où il n'est pas nécessaire de disposer d'un abaissement de température d'importance. Pour d'autres cas on a installé un système combiné d'air et eau dans une tour conçue spécialement à cet effet.

Les installations complémentaires sont : les unités de séparation dans les zones productrices de pétrole brut ; un système de canalisation destiné à recueillir le gaz et l'huile et à leur transport jusqu'aux usines ; un système de pipe-lines pour la distribution du gaz aux centres de consommation et pour l'exportation.

Les installations exigèrent onze mois de travail — temps record pour les constructions de ce genre — et leur coût a été de 116 millions de pesos.

Dans l'important discours que M. Antonio J. Bermúdez, Directeur Général de *Petróleos Mexicanos*, a prononcé durant la cérémonie au cours de laquelle M. Ruiz Cortines, Président de la République, inaugura les installations de Reynosa, il a fait connaître que les investissements de capitaux effectués par l'entreprise durant les trois dernières années s'élevèrent à 1.430 millions de pesos, sans compter la capitalisation de puits productifs, qui est de 540 millions de pesos.

Cette nouvelle et importante manifestation des activités de *Petróleos Mexicanos* correspond au but indiqué par Monsieur le Président de la République dans son Rapport au Congrès le 1^{er} Septembre 1955 : « Le progrès constant de l'industrie pétrolière est évident, et comme il constitue l'une des bases du progrès économique et social du pays, le Gouvernement, avec l'aide de tous et tout spécialement avec la collaboration des ouvriers du pétrole, doit arriver à une meilleure consolidation de cette industrie, et à son plus grand développement ».

LES EXPOSITIONS ARTISTIQUES A MEXICO EN 1955

par Justino Fernández

Professeur à l'Université de Mexico

L y a près de vingt ans (1937) je commençais, dans les Annales de l'Institut de Recherches Esthétiques, la publication des Catalogues d'Expositions qui ont lieu dans la ville de Mexico, ainsi que de quelques autres qui se tiennent sur le territoire de la République, ou encore de celles d'art mexicain à l'étranger. Depuis cette date, la publication s'est poursuivie d'année en année et elle constitue aujourd'hui une source d'informations sur le sujet.

Il est intéressant de noter qu'en 1937, et au cours des années suivantes, les expositions artistiques n'étaient pas nombreuses — une vingtaine par an — bien que leur qualité donnât déjà à prévoir que Mexico deviendrait un centre artistique important.

Après l'interruption des traditionnelles expositions de l'Académie Nationale des Beaux-Arts, apparurent des organisations officielles ou privées qui, de façon sporadique, groupèrent et présentèrent des œuvres d'art, en général d'artistes contemporains. Actuellement, les galeries officielles ou privées ont augmenté en nombre et elles manifestent une louable activité. Il existe également, dans les villes importantes de l'intérieur du pays, de semblables organismes. La création de l'Institut National des Beaux-Arts et celle du Musée National des Arts Plastiques furent décisives dans ce domaine.

A l'étranger la première exposition intéressante dont je garde le souvenir fut celle d'« Art Populaire », présentée au Metropolitan Museum de New York en 1930. La seconde, beaucoup plus importante parce qu'elle embrassait tous les aspects de l'art mexicain, se tint au

Museum of Modern Art de New York en 1940. Plus tard, les principales expositions à l'étranger ont été celles, si mémorables, de Paris et Stockholm, en 1952 et celle de Londres en 1953. A Lima, au Pérou, fut présentée, en 1954, une exposition semblable aux précédentes. Une autre était envoyée au Japon en 1955. Toutes cinq ont été organisées par l'Institut National des Beaux-Arts.

Depuis 1937 le nombre des expositions a augmenté dans la capitale du Mexique, et les galeries privées se sont multipliées. Cela est dû, en premier lieu, à l'activité des artistes mexicains, mais aussi au fait que le Mexique attire beaucoup d'artistes étrangers qui ont intérêt à y montrer leurs œuvres. Si l'on considère, d'autre part, la production mexicaine d'œuvres de peinture murale, soit dans les bâtiments officiels, soit dans les habitations particulières ou dans les locaux industriels, commerciaux et autres, on peut se faire une idée de ce que représente Mexico comme centre d'activités artistiques.

En 1955, le seul Institut National des Beaux Arts a présenté trente et une expositions, sans compter celle qu'il a envoyée à Tokyo. Parmi celles-là il faut compter le « Salon de la Plastique Mexicaine » (rue Puebla, 1954) et celles d'autres galeries qui dépendent de l'Institut. Les instituts culturels de pays étrangers offrirent une série d'expositions qui, ajoutées à celles des galeries privées, font un total de quatre-vingt-huit. C'est donc près de cent vingt expositions qui ont eu lieu dans la capitale ; le nombre en a sextuplé en vingt ans et, au cours de certaines années, l'activité a été encore plus grande. Ces données statistiques sont éloquentes par elles-mêmes.

Les principales expositions dans la capitale pendant l'année 1955 ont été

les suivantes : « La gravure Nord-Américaine », « Art du Pérou », « L'œuvre d'Hermenegildo Bustos », peinture populaire mexicaine du XIX^e siècle, « Dessins et esquisses pour peintures murales » d'Orozco, Rivera, Siqueiros et Tamayo, présentés par l'Université Nationale dans sa Bibliothèque Centrale de la Cité Universitaire ; « Placards publicitaires » à l'Institut Français de l'Amérique latine ; « La Famille de l'Homme », remarquable collection de photographies présentée par le Museum of Modern Art de New York. « Rodríguez Lozano » ; « María Izquierdo » (morte en 1955) ; « Daumier » ; « Goya » ; « Lithographies de J.-C. Orozco », furent les expositions de la galerie « Excelsior ». Une autre exposition importante comprenant des dessins et quelques tableaux de J.-C. Orozco eut lieu au Salon de la Plastique Mexicaine (I.N.B.A.) ; le collectionneur bien connu, Dr Alvar Carrillo Gil exposa à la Galerie d'Art Mexicain des œuvres peintes par lui-même.

De plus, Siqueiros et Rivera ont inauguré les décorations murales qu'ils ont faites à l'Hôpital N° 1 de l'Assurance Sociale, Tamayo a montré au Palais des Beaux Arts celle intitulée : « Amérique ». José Chávez Morado a terminé les siennes à la Alhóndiga de Granaditas, édifice historique de Guanajuato, et Alfredo Zalce est sur le point de finir celles du Palais du Gouvernement de Morelia, capitale de l'Etat de Michoacán.

Tout montre donc que le Mexique se développe en tant que centre important d'activités artistiques, aussi bien par sa propre production que par l'attrait qu'il exerce sur les artistes étrangers.

L'INSTITUT TECHNOLOGIQUE ET D'ETUDES SUPERIEURES DE MONTERREY

par Victor Bravo Ahuja

Directeur de l'Institut

L'INSTITUTO Tecnológico y de Estudios Superiores a été fondé à Monterrey, ville industrielle du Nord du Mexique, en 1943. Ses fondateurs, un groupe d'hommes d'affaires, l'ont conçu en vue d'aider à la formation des professionnels et des techniciens que réclame chaque jour davantage le développement industriel du pays et afin qu'il contribue à résoudre

le problème de l'enseignement supérieur au Mexique.

Une association civile sans but lucratif fut constituée à cet effet pour soutenir, non seulement l'Institut Technologique, mais encore toute activité scientifique ou culturelle.

Lors de sa fondation l'Institut comptait 300 élèves et 12 professeurs. Il fut installé dans des locaux improvisés, au

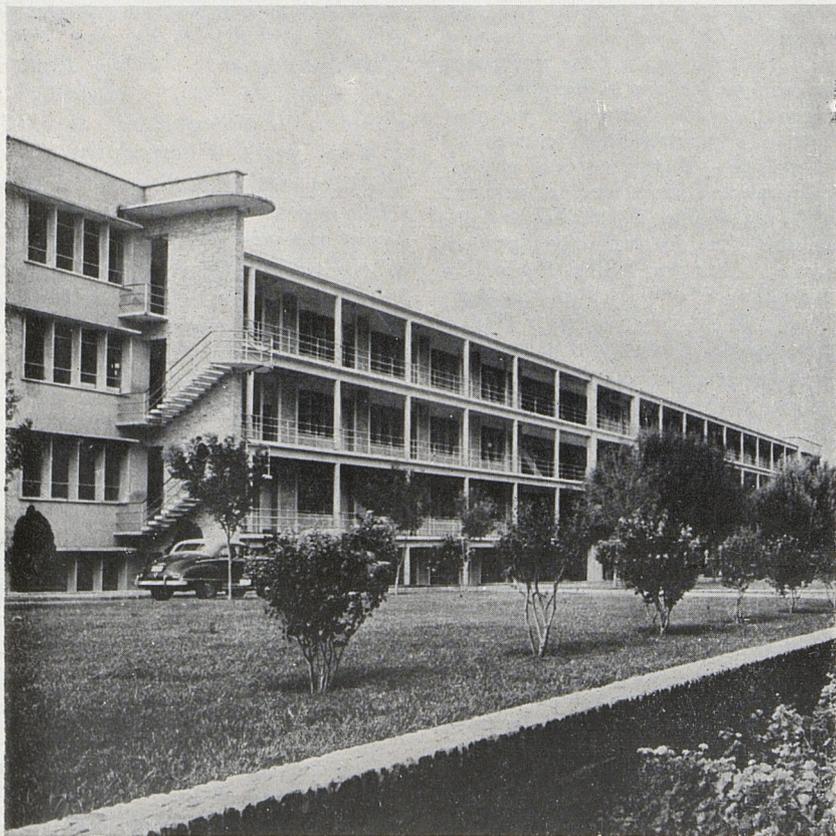
centre de la ville. A l'heure actuelle, douze années seulement après son ouverture, il compte 2.750 élèves et 149 professeurs et forme, à la sortie de la ville, une Cité Universitaire composée de 18 bâtiments modernes répartis sur une surface de 70 hectares.

L'Institut, par l'origine de ses élèves, a depuis longtemps dépassé son caractère régional. Les deux tiers des étudiants ordinaires viennent, en effet, de tous les points du pays et 150 environ d'entre eux sont originaires de divers Etats latino-américains et en particulier de ceux de l'Amérique Centrale.

Les professeurs, dans leur très grosse majorité, se consacrent exclusivement à l'enseignement et à la recherche. Ils reçoivent des traitements qui leur permettent de remplir leur mission essentielle sans avoir recours à d'autres activités. La moitié d'entre eux au moins, après avoir obtenu leurs diplômes mexicains, ont fait des études de perfectionnement en Europe ou aux Etats-Unis. Plusieurs ont étudié à Paris grâce à des bourses du gouvernement français.

L'Institut Technologique est divisé en trois écoles principales : l'Ecole Préparatoire dont le programme comprend, pour tous les étudiants, des cours obligatoires de Sciences et d'Humanités ; l'Ecole d'Ingénieurs qui prépare aux carrières d'Ingénieur Civil, d'Ingénieur Mécanicien-Electricien, d'Ingénieur Administrateur, d'Ingénieur Chimiste, d'Ingénieur Agronome et d'Architecte ; l'Ecole de Comptabilité, Economie et Administration qui prépare aux carrières d'Expert-Comptable, d'Economiste et d'Administrateur d'Affaires et qui offre, en outre, des cours du soir, de ventes et de comptabilité, destinés aux employés.

A côté de ces trois Ecoles se trouvent l'Ecole de Techniciens, dont les cours du soir sont conçus en vue de donner une préparation technique à des tra-



L'un des pavillons de l'Institut technologique de Monterrey.

vailleurs spécialisés, et l'Ecole d'Été réservée aux étudiants étrangers qui s'intéressent à la langue espagnole, à l'histoire et à la littérature mexicaines et à d'autres sujets ayant trait à l'Amérique Latine.

Mais il est d'autres sections encore qui se livrent à un travail de grande importance sociale : le Département des Relations Industrielles, l'Institut de Recherches Industrielles et le Département d'Agriculture Expérimentale. Le premier organise périodiquement des cours de productivité, de sécurité industrielle, de sélection du personnel, et d'autres cours semblables pour les directeurs et les hauts fonctionnaires d'entreprises et les contremaîtres. Le second est destiné aux recherches appliquées et aux consultations d'ordre technique pour les industries. Le troisième, dépendant du Département d'Agronomie, se propose l'amélioration des cultures de la région et la diffusion des

techniques et des méthodes modernes parmi les agriculteurs.

Bien que l'Institut Technologique de Monterrey soit une organisation privée, ses études et diplômes sont reconnus officiellement, le Gouvernement Fédéral lui ayant accordé tout son appui moral.

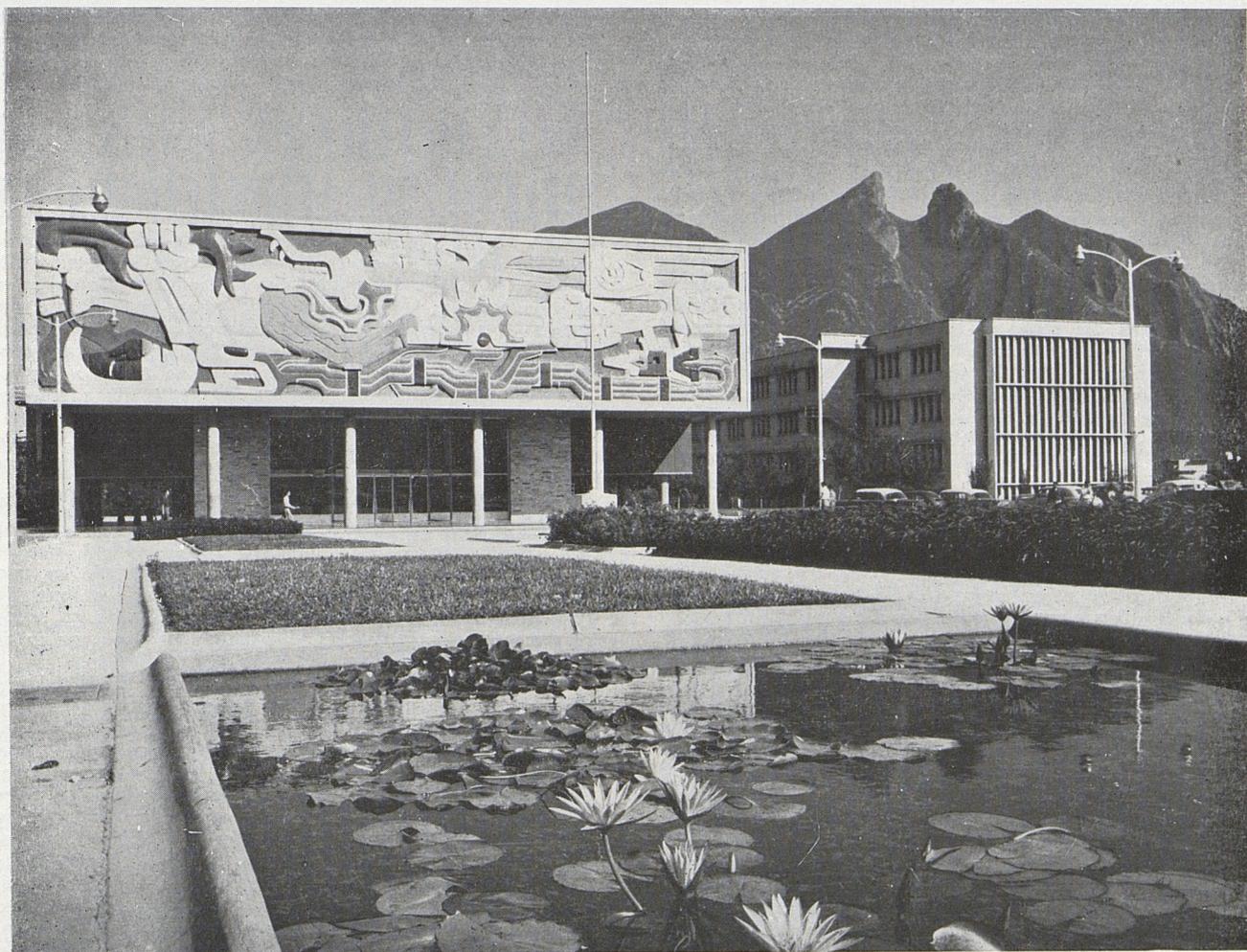
D'autre part, sous les auspices de l'Institut, une association artistique a été fondée, qui a pu faire venir à Monterrey des artistes tels que Arthur Rubinstein, Robert Casadesus, Walter Gieseking, Zino Francescatti, Yehudi Menuhin, etc..., et des ensembles tels que l'Orchstre de Musique de Chambre de Stuttgart, Les Musici, le Quatuor de Budapest, etc...

Quoique l'Institut soit destiné, en fait, à l'enseignement technique, ses Directeurs ont toujours eu soin d'offrir aux élèves une solide formation humaniste, non seulement pendant leurs étu-

des préparatoires mais jusques au cours des études professionnelles. Actuellement, en plus des matières spécialisées, il existe toujours quelques cours obligatoires d'humanités.

Une telle orientation a permis à l'Institut de bénéficier de donations de bibliothèques d'humanités, parmi lesquelles il suffit de mentionner une Collection Cervantine comprenant, entre autres, 262 éditions différentes du « Don Quichotte » ; la Bibliothèque Méndez Plancarte de Littérature Mexicaine et la Collection Salvador Ugarte d'Histoire du Mexique, qui est considérée la plus complète existant dans le pays.

C'est ainsi que s'est développée, à Monterrey, au cours des douze dernières années, une Institution éducative qui, par son organisation et son inspiration, est destinée à exercer une influence appréciable sur le progrès industriel et culturel du Mexique.



Vue de l'Institut.

LA VIE THEATRALE

par Salvador Novo

de l'Académie mexicaine, directeur du Théâtre de la Capilla

LES critiques de théâtre de Mexico, groupés en Association, examinent, à la fin de chaque année, les activités des auteurs dramatiques, des directeurs de théâtre, des metteurs en scènes et des acteurs. Ils discutent de leur valeur et, finalement, ils votent pour ceux qui leur paraissent les plus dignes de remporter le prix symbolique : un diplôme consacrant l'impétrant comme « le meilleur acteur » (directeur, etc.) de l'année. Ces prix sont remis au cours d'un banquet au début de l'année suivante.

Le 17 janvier, les critiques remirent les prix pour 1955. Nommer les bénéficiaires nous permettra, en quelque sorte, de résumer l'activité théâtrale de l'année écoulée, à Mexico.

L'auteur récompensé fut Federico S. Inclán, pour sa pièce : « Hoy invita la Güera », dont la première eut lieu au Théâtre du Globe. Federico S. Inclán est un auteur actif et fécond. Il n'est pas de concours où il n'envoie une œuvre et, dans plusieurs d'entre eux, il a remporté le prix. Des pièces comme « Espaldas Mojadas », « Hidalgo », « El Duelo » (les travailleurs mexicains émigrant aux États-Unis, une biographie du héros de l'Indépendance, l'éducation militaire dans un internat) montrent l'éclectisme de sa plume. « Hoy invita la Güera » est une pièce qui a pour personnage central la blonde Rodríguez, célèbre beauté mexicaine du début du XIX^e siècle, qui fut l'amie de Humboldt, de Bolívar, de Iturbide et que Federico S. Inclán mêle librement et magistralement à des épisodes historiques mexicains dont le caractère anachronique ne nuit pas à l'efficacité sur le plan théâtral.

Les deux autres œuvres en compétition avec cette pièce et son auteur, étaient « Cada quien su vida », de Luis G. Basurto et « Palabras cruzadas », d'Emilio Carballido. « Cada quien su vida » — œuvre qui obtint un grand succès au Théâtre Lyrique, réservé, habituellement, aux revues musicales — est le reportage d'une nuit de *Nouvel An* dans un cabaret de faubourg, avec les types pittoresques qui le fréquentent. « Palabras cruzadas » avait été déjà couronnée au Concours de Comédies du journal « El Nacional » et la première eut lieu au cours de la saison des Auteurs Mexicains. Le jeune Emilio Carballido déploie sa fine sensibilité et sa virtuosité technique dans un tableau de la vie provinciale de Mexico, qu'il connaît à fond, depuis qu'en 1950 il présenta au Palais des Beaux Arts une excellente comédie : « Rosalba y los Llaveros ».

Le prix de direction fut attribué à Salvador Novo pour la création, dans son Théâtre de la Capilla, de « En attendant Godot » et au Théâtre du Cinq Décembre, de « Lit Nuptial », de Jan de Hartog. Outre ces deux œuvres, Novo fit jouer en 1955 sur son théâtre « Mon mari et toi », de Roger Ferdinand, « Le Procès des Innocents », de Carlo Terron, et ses propres « Dialogues », lus par Marilú Elizaga. Il porta encore à la scène : « Le Mari, la Femme et la Mort », de Roussin, au Théâtre du Cinq Décembre ; « Tres en Jaque », de L. Du Garde Peach, au Théâtre El Caballito, et, en province, « Nocturno », de Wilberto Cantón.

C'est Rosita Díaz Gimeno qui a été considérée comme la meilleure actrice de l'année. Le rôle du personnage masculin — Salkini — qu'elle interpréta dans « La Casa de Té de la luna de agosto », réalisa le miracle de remplir pour de nombreux mois, avec une comédie, un théâtre aussi grand que celui de Insurgentes. Rosita Díaz Gimeno, Espagnole, fit le voyage de New York, où elle habite, pour recevoir son prix le 17 janvier à Mexico.

Rafael Banquells reçut le prix du meilleur acteur en 1955. Le rôle du personnage qui vieillit graduellement, dans « Lit Nuptial », lui valut cette juste récompense.

Les critiques reconnurent aussi, par des prix spéciaux, les efforts de nouveaux acteurs qu'ils ont considérés comme « les révélations de l'année » : Rita Macedo qui joua au Théâtre Fábregas le rôle de « La mala semilla », et les jeunes actrices María Angélica et María Rojo qui, alternativement, jouèrent le rôle de la petite fille criminelle. L'acteur nouveau jugé digne d'encouragement fut Germán Robles qui, au Théâtre El Caracol, joua le rôle du héros dans « La Compradora », de Passeur.

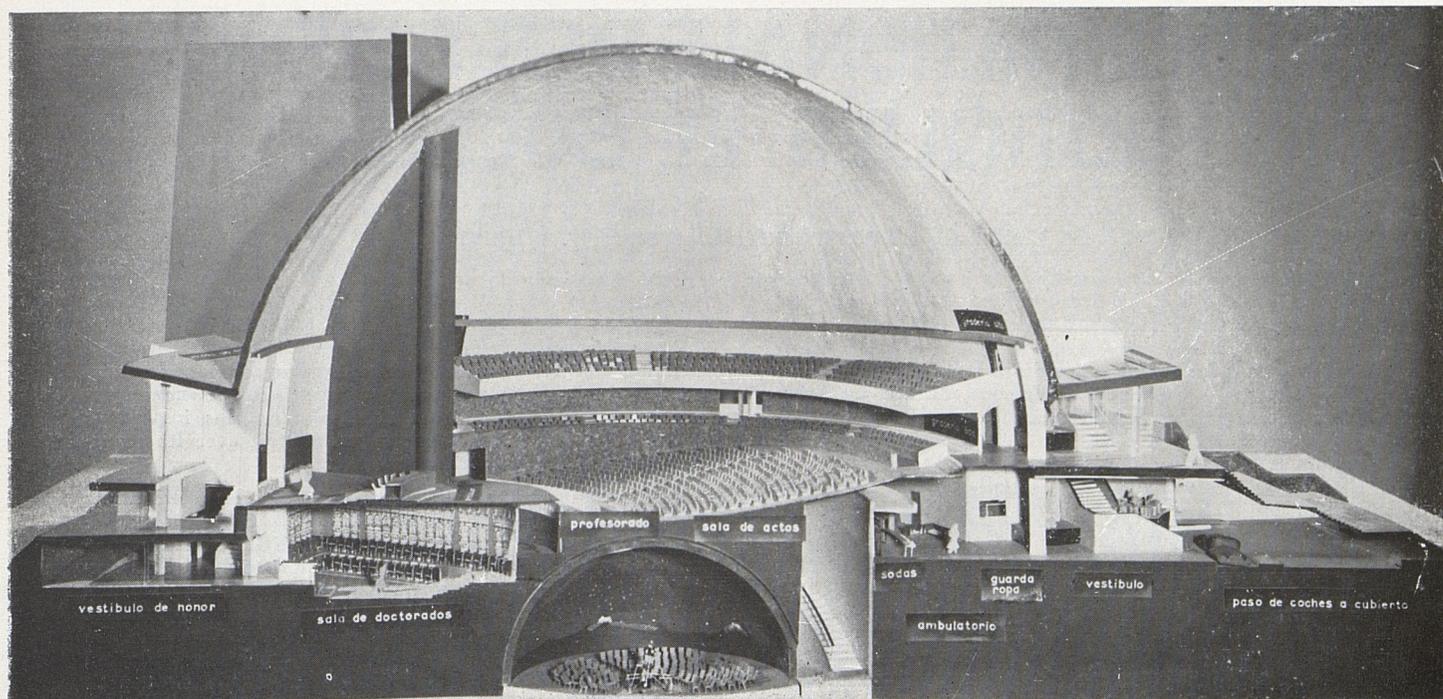
En 1954, les critiques avaient décerné le prix de mise en scène à Antonio López Mancera. Les statuts interdisent l'attribution du prix, pour sa spécialité, à la même personne pendant deux années consécutives. Cette circonstance peut expliquer que l'on se soit abstenu de décerner, en 1955, un prix mérité de nouveau par López Mancera car, en fait, c'est lui qui réalisa la mise en scène de toutes les pièces créées en 1955. Ses créations de Jeanne au bûcher ou de Anna Christie auraient amplement justifié cette récompense.

L'École d'Art Dramatique de l'Institut National des Beaux Arts a été dotée d'un nouvel édifice, très beau, dans le bois de Chapultepec. Elle dispose de deux théâtres — le Théâtre du Bois, avec ses 1.200 fauteuils, et le Théâtre du Grenier construit pour le « théâtre en rond » — et de salles de classe spacieuses et bien aménagées.

Ce renouvellement des locaux va de pair avec une réorganisation totale des plans d'étude et de travail : professeurs et élèves étudieront pendant deux mois des « thèmes » parallèles (Grèce, théâtre élisabéthain, romantiques, etc.). Toutes les classes se consacreront simultanément à l'étude de l'un de ces thèmes et au bout de deux mois, porteront à la scène une œuvre de la période étudiée.

La télévision, au Mexique, a puissamment contribué à éveiller le goût du théâtre. Les deux chaînes retransmettant des programmes — XHTV et XEWTV — offrent, chaque jour, au moins une pièce de théâtre, condensée en une durée d'une heure. Grâce à une activité si soutenue, de nombreux acteurs ont pu jouer et des metteurs en scène et des adaptateurs trouver du travail. Quant au public, il peut, de ce fait, cultiver son goût pour le théâtre.

Après la relâche imposée par l'hiver, les quinze théâtres d'art dramatique de la ville ont rouvert leurs portes, avec des pièces nouvelles. C'est le Théâtre El Caballito qui, le premier, a rouvert avec une pièce de Marc Gilbert Sauvajon, « Tapage Nocturne », dirigée par Salvador Novo, avec Marilú Elizaga et Francisco Jambrina dans les rôles principaux. En février, et se succédant de très près, le Théâtre Insurgentes présente « Témoin à charge », d'Agatha Christie, avec Manolo Fábregas et María Teresa Rivas comme protagonistes. La salle Cinco de Diciembre a présenté « Le Sourire de la Joconde », d'Aldous Huxley, avec Rafael Banquells et Silvia Derbez ; le Théâtre Trianon, « Los enemigos no mandan flores », avec Lucy Gallardo et Carlos Navarro ; et le Théâtre de la Capilla, la première d'une pièce mexicaine : « Ocho columnas », de Salvador Novo.



Projet d'auditorium. Coupe transversale.

LE GRAND AMPHITHEATRE DE L'UNIVERSITE DE MEXICO

par Carlos Obregón Santacilia

Architecte, auteur du projet

Le grand Amphithéâtre de l'Université de Mexico, dans la nouvelle Cité Universitaire, comprendra 3.050 places. Il a été conçu comme un édifice isolé, dont la forme semi-sphérique contrastera avec les masses cubiques des bâtiments des Facultés.

Son architecture s'insère nettement dans la tendance architecturale la plus moderne du Mexique, car il fera corps avec le sol rocailleux et le paysage environnant. Sa base, en forme de tronc de cône, rappelle la pyramide circulaire de Cuicuilco, qui se trouve à peu de distance et qui est l'un des plus anciens monuments du continent américain.

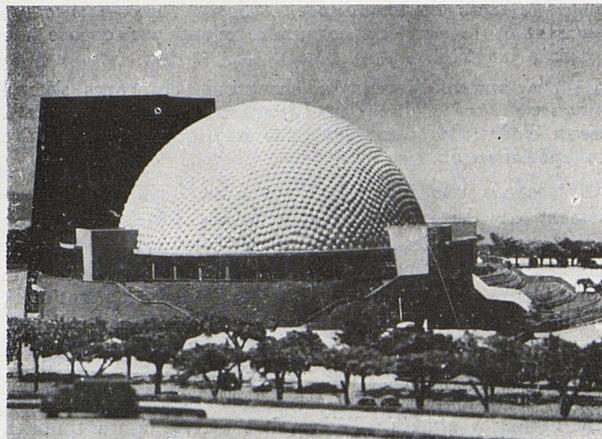
La voûte de béton armé aura cinquante mètres de diamètre. De hauts murs sépareront les accès et les couloirs de circulation destinés aux étudiants et au public, de ceux réservés au Recteur, au Conseil Universitaire, aux professeurs, etc. Au moyen de rideaux qui seront mus électriquement, on pourra réduire la capacité de la salle à 1.000 places.

Sous le bâtiment même se trouvera un planetarium d'un diamètre de vingt mètres, pouvant contenir six cents places assises. Les vestibules, les accès et les services généraux seront les mêmes que ceux du grand Amphithéâtre.

Sous l'estrade, avec accès par la partie arrière de l'édifice, il y aura une salle où l'on compte placer les stalles du chœur de l'ancienne église de Saint-Augustin, devenue au milieu du XIX^e siècle Bibliothèque Nationale, et qui furent alors transportés à l'École Nationale Préparatoire. Cette salle sera réservée à la remise de diplômes, aux soutenances de thèses et à plusieurs autres cérémonies où les assistants ne sont pas nombreux. Les trois grandes époques de l'Histoire du Mexique seront ainsi symbolisées dans l'ensemble de l'édifice, à savoir : l'antiquité indienne, par

la base en tronc de cône ; les trois siècles pendant lesquels le Mexique fut la Nouvelle Espagne, par les stalles, joyaux de la menuiserie mexicaine du début du XVIII^e siècle ; enfin, le reste du bâtiment représente le vivant apport du Mexique contemporain.

La grande voûte offre des problèmes difficiles : de construction, de finissage, d'écoulement des eaux de pluie, d'imperméabilisation et de protection contre la foudre, en plus de ceux que posent la dilatation et la contraction sous l'effet de la chaleur et du froid. A cette fin, nous avons imaginé de poser sur la carcasse en béton armé une couche isolante d'alvéoles de ciment couverts de disques d'argile émaillés, fixés au moyen de tiges de fer saillant de l'armature métallique de la voûte et dont le bout, au moyen d'un écrou, maintiendra la couverture. L'ensemble de ces disques et de ces alvéoles formera, en quelque sorte, l'épiderme de la voûte.



Projet d'auditorium. Vue générale.

L'ECOLE NATIONALE DES SCIENCES POLITIQUES ET SOCIALES

par le Docteur Raúl Carrancá y Trujillo

Directeur de l'Ecole

LA fille la plus jeune de l'illustre — et quatre fois centenaire — Université de Mexico, l'Ecole des Sciences Politiques et Sociales, est née le 25 juillet 1951. Ce fut à cette date, en effet, que le Recteur Luis Garrido inaugura les premiers cours d'un établissement dont, le 3 mai de la même année, le Conseil Universitaire avait approuvé les Statuts.

Dans son discours d'ouverture, M. Garrido fit savoir que l'Assemblée des Recteurs, réunie à Oaxaca, avait recommandé aux centres de culture supérieure du pays l'organisation de cours nouveaux pour la jeunesse mexicaine. Il ajoutait : « L'intervention de l'Etat dans la vie économique, sociale et politique de la Nation, conduit inévitablement à rendre ses fonctions plus nombreuses et plus complexes, et exige une préparation meilleure de ceux qui se consacrent à la vie politique. Par ailleurs, la crise dont souffre actuellement le monde ne connaîtra de solutions justes que grâce à l'aide que les sciences sociales peuvent fournir. Ce sont ces considérations qui nous ont amenés à créer une Ecole des Sciences Politiques et Sociales. Un avocat, M. Emilio O. Rabasa a été chargé d'établir un avant-projet de cet établissement. Peu après, M. Lucio Mendieta y Núñez, Directeur de l'Institut des Recherches Sociales, qui avait pris part à un congrès de sciences politiques organisé par l'UNESCO, recommandait — au nom dudit organisme — la fondation d'une école de ce type. Sachant combien notre Université s'intéressait à ce problème, il me présentait un plan d'études, établi d'après l'organisation de certaines institutions similaires de France et de Belgique, qu'il avait pu connaître pendant son séjour en Europe. Lorsque ce projet eut été soumis aux ajustements nécessaires, le Conseil Universitaire décida la création d'une Ecole nouvelle, dont nous espérons qu'elle pourra former les futurs fonctionnaires appelés aux responsabilités consulaires et diplomatiques ».

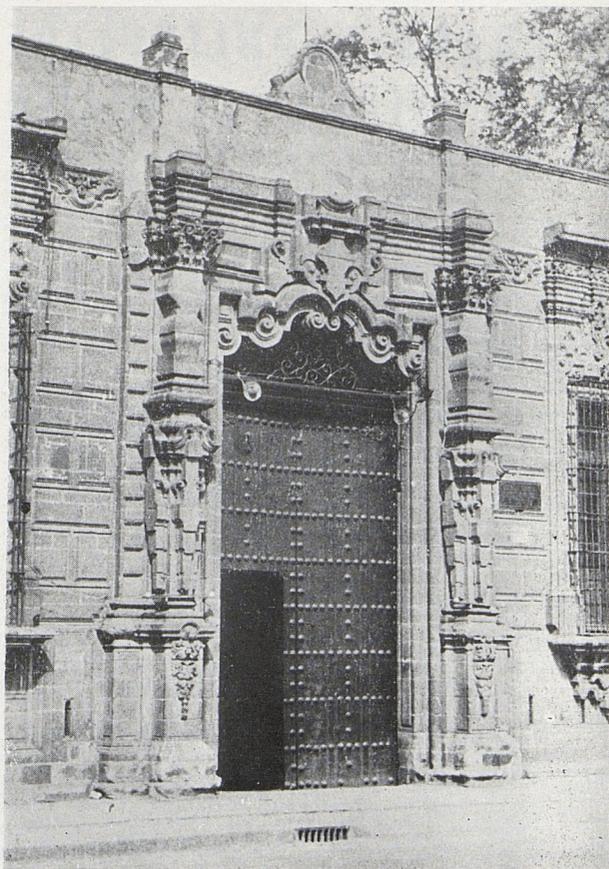
L'Ecole prépare, actuellement, à l'obtention de quatre diplômes universitaires : Sciences Sociales, Sciences Politiques, Sciences Diplomatiques et Journalisme. Les cours préparant à la carrière consulaire n'ont pas encore été organisés jusqu'ici.

Le programme d'études de chacun de ces cours s'étend sur quatre années. Les deux premières sont communes à chacun d'eux ; les deux dernières impliquent au contraire une spécialisation.

On accorde une importance toute particulière à l'enseignement des langues, dont le français, l'anglais, l'italien et l'allemand : celles-là comme premières, celles-ci comme secondes langues. On pousse à fond l'étude des deux premières langues par un enseignement intensif, quotidien, et poursuivi pendant quatre années, ce qui permet à l'élève d'acquérir la connaissance parfaite et obligatoire de l'une d'elles au moins. Quant aux secondes langues, dont l'une est également obligatoire, leur étude est réservée aux deux dernières années ; l'élève doit arriver à les traduire correctement. L'Institut Français d'Amérique Latine fournit à l'Ecole une aide inappréciable en ce qui concerne l'enseignement du français.

L'Ecole organise un « Séminaire » pour chacun des quatre cours et publie une revue trimestrielle (*Sciences Politiques et Sociales*), où sont consignés les plus importants travaux, nationaux ou étrangers, en rapport avec les matières enseignées dans l'établissement.

Aux cours normaux viennent s'ajouter des conférences extraordinaires, ainsi que certains petits cours particulièrement consacrés à chaque spécialité. Grâce aux conférences, les élèves ont la possibilité d'intensifier leur formation en suivant l'enseignement de spécialistes étrangers aussi bien que mexicains. Les cours spéciaux permettent des recherches concrètes sur des thèmes intéressants. Le dernier de ces thèmes a été la vie municipale mexicaine, et la recherche « sur le terrain » fut suivie d'un petit cours sur l'organisation politique du Mexique.



Ecole des Sciences Techniques et Sociales
(ancien bâtiment de "Mascarones").

Le milieu historique dans lequel l'École doit agir est constitué par les Républiques latino-américaines. Les élèves sortis de l'École devront considérer spécialement l'horizon politique, social, diplomatique et culturel de nos peuples, unis par une tradition, une histoire et une destinée communes. Le drapeau mexicain de l'École occupe le centre d'un cercle formé de tous les drapeaux des Républiques américaines, nos sœurs par la langue, la race et l'esprit. L'École a organisé un Institut qui étudie les problèmes économiques, culturels, politiques, et (en un cours spécial) les idées politiques de l'Amérique Latine. Cet Institut veille à maintenir des liens entre l'École même et les Universités latino-américaines. D'autre part, et au moyen des voyages d'études, il tâche de multiplier les rapports personnels entre les professeurs et les étudiants. Tout cela se trouve complété par l'action d'une Bibliothèque spécialisée qui favorise les envois de fonds bibliographiques

et, aussi, par des exposés oraux faits par les Attachés Culturels des représentations diplomatiques des Républiques latino-américaines.

Notre jeune École a déjà fourni ses premiers diplômés, en Sciences Politiques, Sciences Sociales, Sciences Diplomatiques et Journalisme.

L'École des Sciences Politiques et Sociales s'enrichira sans doute, avec le temps, d'une École d'Administration Publique. Pour le moment, ses cours sont la première contribution de l'École à la formation de fonctionnaires au service de l'État et de la société mexicaine. Les grands problèmes sociaux et politiques du Mexique, pays d'une puissante vitalité créatrice, et qui connaît actuellement une période de développement et de croissance, exigeaient la formation d'un corps de spécialistes qualifiés. C'est à cette formation qu'entend se consacrer l'École des Sciences Politiques et Sociales de l'Université Nationale de Mexico.

L'INSTITUT INTERAMERICAIN D'ETUDES INDIGENES

par le Docteur Manuel Gamio

Directeur de l'Institut

C'EST à la VIII^e Conférence Internationale de Lima (Pérou), qui s'est tenue en 1938, que fut exposée pour la première fois l'utilité d'organiser un Institut Inter-américain d'Études Indigènes destiné essentiellement à réunir, coordonner et diffuser des informations sur les travaux entrepris dans le Continent en faveur des groupes aborigènes qui l'habitent, ainsi qu'à rechercher leurs besoins véritables et leurs aspirations légitimes et à indiquer les moyens pratiques de les satisfaire.

Au cours du premier Congrès Inter-américain d'Études Indigènes, qui se réunit à Pátzcuaro (Mexique) en 1940, l'Institut fut créé. Et au mois de décembre de la même année, fut approuvée la Convention Internationale qui fixe les fonctions de l'Institut Inter-américain, détermine l'établissement des Instituts Nationaux d'Études Indigènes, ses filiales dans les pays contractants, et arrête les conditions dans lesquelles doivent opérer les Congrès. L'Institut est entré en fonctions en 1942.

En ce qui concerne ces Congrès, l'Institut a largement collaboré avec les gouvernements respectifs en vue de l'organisation de ceux qui se réunirent à Cuzco (Pérou) en 1949, et à La Paz (Bolivie), en 1954, congrès au cours desquels furent mis en discussion des sujets intéressants, et où furent promulguées des conclusions et des recommandations capitales, les différents textes qui contiennent les uns et les autres étant édités et amplement diffusés. De plus, il a conçu et réalisé dans la République du Salvador, en juin 1955,

le premier Séminaire d'Études Indigènes d'Amérique Centrale, avec la participation de représentants de tous les pays de l'Isthme.

Les revues trimestrielles de l'Institut : *América Indígena* et le *Boletín Indigenista*, dont 513.000 exemplaires ont été publiés jusqu'ici, constituent la principale tribune du Continent pour l'exposition des problèmes liés à celui de la population aborigène. L'Institut a édité également 24 ouvrages des spécialistes les plus versés en la matière. Les titres de ces ouvrages sont reproduits sur les couvertures de *América Indígena*.

L'Institut a participé à de nombreux congrès et conférences tenus en Amérique et en Europe sur le thème des populations aborigènes, et il a présenté à presque tous divers rapports ; de même il a de fréquents contacts avec les institutions scientifiques et de recherches, et il répond aux nombreuses questions qui lui sont posées concernant ces populations. L'Institut distribue des bourses aux étudiants de l'École d'Anthropologie de Mexico, et il tient à la disposition du public sa Bibliothèque spécialisée dans les questions indigènes.

Parmi les principales recherches effectuées par l'Institut on peut mentionner les suivantes : *Exploración económico-cultural de la zona oncocercosa de Chiapas (Exploration économique et culturelle de la zone onchocerqueuse de Chiapas)*, par Manuel Gamio ; l'« onchocercose » est cette terrible maladie parasitaire qui provoque la cécité chez des dizaines de milliers d'indigènes

du Mexique et du Guatemala. *Cambios interculturales en el pueblo indo-mestizo de Tepoztlán (Échanges interculturels dans la population indo-métisse de Tepoztlán)*, par Oscar Lewis. *Apreciación de la mentalidad indígena entre los otomíes del Valle del Mezquital (Appréciation de la mentalité indigène de la Vallée du Mezquital)*, par divers auteurs. *Recopilación y análisis de las legislaciones indigenistas del Continente (Compilation et analyse des législations indigènes du Continent)*. Prochainement sera publiée la *Filosofía Nahuá y sus supervivencias (Philosophie Nahuá et ses survivances)*, par Miguel León Portilla.

On sait que le problème de la femme indigène est l'un de ceux qui préoccupent actuellement le plus les chercheurs. En effet, si la situation des groupements autochtones du Continent n'est pas encore de façon générale telle qu'on la souhaiterait, la condition des femmes est particulièrement difficile : elle se caractérise par la vieillesse prématurée et le niveau très bas de la moyenne de vie. Les causes de ces anomalies sont peu connues car, si l'Indien manifeste timidité et répugnance à être interrogé par les anthropologues et autres spécialistes qui sont presque toujours des hommes, la femme, elle, s'y refuse absolument. Ceci a décidé l'Institut à réunir les rares écrits sur ce sujet et à rechercher directement les causes d'une telle situation. Dans ce but il a confié une mission à trois enquêteuses compétentes qui travaillent en ce moment parmi les groupes indiens du Mexique, de l'Amérique Centrale et de l'Améri-

que du Sud : il est certain qu'elles réussiront mieux que les enquêteurs masculins à gagner la confiance des femmes. Les conclusions et les suggestions qui se dégageront des travaux ainsi recueillis seront publiées et communiquées aux gouvernements américains ainsi qu'aux institutions et aux personnes qui s'intéressent aux indigènes.

L'étude des questions indigènes risque parfois de tomber dans deux erreurs : ou bien elle se livre à une recherche purement académique et ne propose aucune solution pratique, ou bien elle est totalement empirique et manque de fondements scientifiques. L'Institut, se

basant naturellement sur les principes des sciences sociales, considère avant tout les conditions spécifiques d'origine pré-colombienne qui affectent le plus gravement la population autochtone afin de les améliorer par l'application d'urgentes mesures pratiques ; il s'applique, en même temps, à conserver et à développer des caractères traditionnels qui ont une grande valeur.

En ce qui concerne les apports culturels, psychologiques et autres de provenance occidentale, il convient de combattre tout ce qui est préjudiciable à l'indigène et, au contraire, d'adopter et

de moderniser ce qui peut lui être profitable, comme les techniques agricoles et industrielles, la médecine, les transports, les routes, etc...

L'un des plus sérieux obstacles que rencontre la solution du problème indigène dans divers pays du Continent réside dans la modicité des fonds qui lui sont consacrés. L'Institut Interaméricain d'Etudes Indigènes lui-même, en raison de l'insuffisance de son budget, ne peut pas toujours exécuter tous les points du vaste programme qui lui a été confié par la Convention Internationale qui l'a créé.

NOUVELLES DE PRESSE

LE MEXIQUE DANS LA COMMUNAUTE INTERNATIONALE

★ Le Secrétariat de la Présidence a publié la déclaration suivante de M. Ruiz Cortines, Président de la République : « J'ai accepté l'invitation que me fait le Président des Etats-Unis d'Amérique de le rencontrer en compagnie du Premier Ministre du Canada, à la fin du mois de mars. Il sera très agréable pour moi de renouer des contacts personnels avec mon ami M. le Président Eisenhower et de les établir avec l'éminent Premier Ministre du Canada, M. Saint Laurent. Cette entrevue contribuera sans doute à resserrer les liens personnels entre les trois chefs de gouvernement et, par conséquent, à rendre toujours plus cordiales la compréhension et la franche amitié qui sont à la base des relations du Mexique avec les Etats-Unis et le Canada. »

★ La presse commente largement les résultats obtenus par la Troisième Réunion du Conseil Interaméricain de Juristes — qui vient de prendre fin — et, en particulier l'adoption de la déclaration « Principes de Mexico sur le régime juridique de la Mer ». La déclaration, dont l'initiative est due au Mexique et à huit autres pays latino-américains, propose que soient inclus dans les eaux territoriales, les éléments de la plateforme continentale, lit, sol et sous-sol marins, ainsi que l'application à ces éléments des principes de la souveraineté territoriale, dont ils sont la prolongation. De même la nouvelle de la réélection de M. Francisco A. Ursúa, du Mexique, en tant que membre du Comité Juridique Interaméricain, désigné le dernier jour des travaux du Conseil, a été accueillie avec satisfaction.

★ La Première Conférence Régionale latino-américaine de la Fédération Aéronautique Internationale a été inaugurée à Mexico, avec l'assistance de délégués latino-américains, des Etats-Unis et de pays européens.

★ La Commission Technique pour le Développement du Tourisme dépendant de l'Organisation des Etats Américains, a initié ses travaux à Mexico.

★ Le Mexique a fait connaître à la XII^e Assemblée Internationale de la Sécurité Sociale — réunie à Mexico — le fonctionnement de ses innovations pour

la ville et la campagne, lesquelles tout en diminuant les dépenses, assurent une plus grande surveillance et plus de sécurité aux bénéficiaires et aux institutions.

★ M. Ricardo Torres Gaitán, Secrétaire Général du Ministère de l'Economie, fut désigné Président de la Première Conférence Américaine sur les Coopératives, réunie à Mexico sous les auspices du Bureau International du Travail. La délégation mexicaine à cette Conférence a proposé le développement des coopératives syndicales de consommation et la création, dans tous les pays américains, d'instituts d'enseignement professionnel en matière de coopératives.

★ Le Mexique a été élu membre des Commissions des Finances, des Organismes Internationaux et de l'Information, de l'Organisation des Etats Américains.

★ Le Conseil Economique et Social Interaméricain a désigné son Président, M. Armando C. Amador, du Mexique, pour le représenter à la Troisième Réunion de la Commission de Coopération Economique de l'Amérique Centrale qui a eu lieu à Managua (Nicaragua).

NOUVELLES CULTURELLES

★ Le Gouvernement de l'Etat de Veracruz a commencé la construction des édifices qui recevront plusieurs Facultés de l'Université de Veracruz : celle d'Ingénieurs à Veracruz, celle des Sciences Chimiques, à Orizaba, et celle d'Architecture à Jalapa.

★ On commencera, à une date prochaine, la construction de la Cité Universitaire du Nord-Est, dans la ville de Monterrey. Les travaux sont évalués de 35 à 40 millions de pesos. Le Gouvernement Fédéral a cédé, pour y bâtir la Cité Universitaire, le terrain où se trouve actuellement la Cité Militaire, laquelle sera transférée de Monterrey à Apodaca, dans l'Etat de Nuevo León.

★ La subvention que le Gouvernement Fédéral octroie à l'Université Nationale de Mexico au cours de l'année 1953 est de 50 millions de pesos, c'est-à-dire de sept millions supérieure à celle de l'année passée.

★ Le Bureau de l'UNESCO pour le Mexique fait connaître que ce pays a reçu dans ses centres d'études, au cours de 1954, le plus grand nombre d'étudiants étrangers immatriculés, de tous les pays latino-américains.

★ Dix-neuf Mexicains, titulaires de bourses accordées par le Gouvernement de Bonn, font actuellement des stages d'entraînement technique dans des établissements industriels de l'Allemagne Occidentale. Leur voyage a été rendu possible grâce à l'aide de la Confédération Mexicaine des Chambres Industrielles, d'accord avec le Ministère de l'Economie du Mexique.

★ A la Trinity University de San Antonio, Texas (Etats-Unis), ont été inaugurés les cours d'enseignement universitaire organisés par l'Université Nationale de Mexico en collaboration avec le Ministère des Affaires Etrangères.

★ Un cycle de Conférences commémoratives a été organisé à la Faculté de Droit de Mexico à l'occasion du Centenaire de la réunion de l'Assemblée Constituante qui rédigea la Constitution de 1857. Les deux premières conférences ont été données par les professeurs Crisafulli (Italie) et Deveali (Argentine).

★ Un groupe d'archéologues et d'explorateurs mexicains, dirigé par M. Ricardo de Robina, vient de découvrir dans la jungle de Campeche une ville maya que l'on pense avoir été abandonnée par ses habitants au IX^e siècle et de laquelle toutes traces avaient été perdues.

★ A la Galería Excelsior se tient actuellement une exposition de gravures de l'Ecole de Paris (1920-1955) réunissant 200 ouvrages de 70 artistes, dont Picasso, Rouault, Clavé et Charlot. Cette exposition est organisée par « Présence des Arts » de Paris, en collaboration avec la Direction des Relations Culturelles.

★ On a inauguré la Galerie d'Art Moderne, dirigée par M. Francisco Rodríguez Caracalla ; son objet principal sera de diffuser les valeurs universelles de l'art mexicain contemporain. La Galerie présente au public une exposition de tableaux de vingt-trois peintres mexicains, parmi lesquels le Docteur Atl, Camarena, Guerrero Galván, Orozco, Rivera, Rodríguez Lozano, Siqueiros et Tamayo.

* Pour célébrer les cinquante ans d'activité littéraire de M. Alfonso Reyes, l'Université Nationale édite un volume de « Mélanges » avec la collaboration de nombreux écrivains du monde entier, et parmi ceux-ci, les Français MM. Roger Caillois, Jean Cassou, Jules Romains et Jules Supervielle.

* Le célèbre violoncelliste Pablo Casals a donné un concert, accompagné par l'Orchestre Symphonique de Jalapa, au cours de la visite qu'il a fait récemment à Veracruz où il a reçu le « doctorat honoris causa » de l'Universidad Veracruzana.

* M. Alfonso Caso, directeur de l'Institut National Indigéniste, a été désigné comme représentant de l'Amérique pour les Sciences Anthropologiques, au sein du Conseil International des Sciences Sociales, ayant son siège à Paris.

* M. Antonio Gómez Robledo, écrivain et juriconsulte distingué, a lu son discours de réception à l'Académie Mexicaine, où il succède à M. Alfonso Méndez Plancarte, mort récemment.

* Le premier centenaire de la mort du poète polonais Adam Mickiewicz a été commémoré au Palais des Beaux Arts de Mexico.

* La Société des Architectes Mexicains a accordé le *calli d'or*, à titre posthume, à M. Carlos Lazo, mort récemment.

* On regrette vivement la disparition de Mme María Izquiero. Quelques jours avant sa mort une exposition de ses œuvres avait été présentée à Mexico.

* Le **Fondo de Cultura Económica** a réédité, en espagnol, l'œuvre de M. Georges C. Vaillant : *La Civilisation Aztèque*.

* Le numéro de la revue *Cuadernos Americanos* correspondant à janvier-février 1956 consacre sa section « Aventures de la Pensée » à la mémoire de José Ortega y Gasset.

NOUVELLES ECONOMIQUES ET FINANCIERES

* Dans une analyse de la **Nacional Financiera** au sujet des progrès accomplis par le pays durant les trois années de travail du Gouvernement que préside M. Ruiz Cortines, il est fait ressortir que la production nationale de cette année s'élève à 80.600 millions de pesos. Les chiffres correspondants à 1954 et 1953 furent respectivement de 66.100 et de 56.600 millions de pesos. La **Nacional Financiera** fait remarquer que, « même en tenant compte de l'élévation des prix au cours des trois dernières années, le taux de développement de la production nationale est d'environ le double de celui d'accroissement de la population ».

* D'après des chiffres fournis par le Département des Etudes Economiques de la Banque du Mexique, la Balance des Paiements a marqué une amélioration de 107.8 millions de dollars. Cette amélioration est due surtout : 1° au développement de la production nationale ; 2° aux plus grandes disponibilités du crédit en faveur du développement, qui sont passées de 35.0 à 67.9 millions de dollars, tandis que l'amortissement de la dette et des crédits de l'étranger ne s'élevait qu'à 47.4 millions de dollars ; 3° à l'augmentation des rentrées dues au tourisme, et estimées à environ 90 millions de dollars.

* M. Antonio Carrillo Flores, Ministre des Finances, a déclaré que la marche ascendante de l'économie nationale, commencée au cours du deuxième semestre 1954, continue. Il en a donné comme preuves, entre autres faits, les suivants : la production nationale a été, en 1955, supé-

rieure à celle de l'année précédente ; toutes les érogations extraordinaires ont été couvertes ; et les réserves d'or, devises et valeurs en dollars, de réalisation immédiate, détenues par le **Banco de Mexico**, s'élevaient à 410 millions de dollars, soit le double de celles existant aux premiers mois de 1955.

* La **Nacional Financiera** annonce que le développement industriel du Mexique doit beaucoup à la politique d'investissements encouragée par les facilités fiscales accordées par le Gouvernement. La même Société affirme que le montant des exemptions d'impôts, au cours de 1949-1954, s'est élevé à 1.663 millions de pesos, en faveur de 851 entreprises qui ont donné du travail à 700.000 ouvriers.

* Le Budget des Dépenses approuvé par la Chambre des Députés pour l'année 1956 s'élève à 6.696.374.000 pesos, en augmentation de 1.014.975.000 pesos sur l'exercice de l'année dernière. Les prévisions de rentrées de la Fédération, pour l'année en cours, sont de 6.700.000.000 pesos.

* D'après des données officielles, le recouvrement des impôts sur le revenu qui, en 1932, fut de 13 millions de pesos et en 1950 de 767 millions, s'est élevé en 1955 à 1.500 millions. Les rentrées fédérales étaient, en 1940, de 570 millions et absorbaient le 8,8 % des rentrées nationales, alors que, en 1955, elles absorbent le 11 % et atteignent 7.100 millions de pesos.

* On a lancé une nouvelle émission de bons d'électrification pour un total de 150 millions de pesos, destinés à obtenir un nouveau financement ainsi que l'échange des obligations du Trésor Mexicain.

* Aux termes d'un accord signé entre la **Nacional Financiera** et l'**Instituto Mobiliario Italiano**, ce dernier a ouvert au Mexique, à un taux très bas, un crédit de 126 millions de pesos pour l'achat de machines.

NOUVELLES INDUSTRIELLES

* M. Antonio Bermúdez, directeur général des « Pétroles Mexicains », a fait le bilan de l'industrie pétrolière du pays au cours des derniers cinquante ans. Il a affirmé, notamment, que : 1° le Mexique satisfait à ses propres besoins en matière de pétrole et de ses dérivés ; 2° les indemnités aux compagnies étrangères expropriées en 1938, soit 1.100 millions de pesos, ont été intégralement payées ; 3° les « Pétroles Mexicains » sont devenus les plus forts contribuables de l'Etat ; 4° le pays possède des réserves suffisantes, grâce au développement des installations industrielles, pour le cas de calamités publiques graves ; 5° les « Pétroles Mexicains » ont contribué puissamment au développement économique du pays.

* **Petróleos Mexicanos** annonce qu'on a inauguré le pipe-line Salamanca-Aguas-calientes, ainsi que le nouveau dépôt d'une capacité de 12 millions de litres pour la fourniture de combustible à cette dernière ville. Le coût des deux installations a été de 11 millions de pesos.

* D'après des informations de la presse mexicaine, l'usine sidérurgique que construira la **Compañía Impulsora de Industrias Básicas** (d'un capital de 350 millions de pesos, grâce à la participation du Gouvernement et de l'initiative privée mexicaine, et aux investissements français du

Crédit Lyonnais) produira annuellement 150.000 tonnes d'acier, 20.000 tonnes de ferromanganèse et 5.000 tonnes de profils d'acier, laminés et autres produits.

* En inaugurant les nouvelles installations de la raffinerie de pétrole de Reynosa, M. le Président Ruiz Cortines a déclaré que les industries de transformation ont enregistré, de novembre 1952 à novembre 1955, un développement de 25 % et que, au cours de l'année 1954-55, l'agriculture a augmenté de 20 %. Il a ajouté que le Mexique peut et doit développer et diversifier sa production agricole et son cheptel ainsi que la production de ses industries énergétique, sidérurgique et chimique.

* Le **Banco Nacional de Comercio Exterior** informe que prochainement seront créées six nouvelles usines pour la production de l'acide sulfurique, représentant un investissement de 35 millions de pesos.

* Prochainement sera inauguré à Puerto México (Etat de Veracruz) la cinquième usine pour la production d'engrais, construite par **Guanos y Fertilizantes, S. A.**, dont la production annuelle sera de 180.000 tonnes.

* Le Fonds de Garantie à la Petite et Moyenne Industrie a accordé des crédits s'élevant à 67,5 millions de pesos au 31 décembre 1955, et destinés, en majorité, à résoudre les besoins en capitaux du travail et à l'acquisition de machines et d'équipement.

* Selon des déclarations du Directeur de la **Nacional Financiera**, la qualité et le prix des wagons de chemin de fer en voie de construction dans les ateliers de Ciudad Fray Bernardino de Sahagún (autrefois Irolo), dans l'Etat d'Hidalgo, sont excellents et se révèlent plus économiques que ceux produits à l'étranger. Cela a été démontré par un concours international qui a précédé l'achat, par le Gouvernement, de 460 fourgons, destinés à remettre en état la Ligne du Pacifique, grâce aux crédits accordés par la Banque Internationale, institution qui a organisé le concours.

* La Compagnie Mexicaine de Lumière et Force Motrice fait connaître que l'énergie distribuée en 1955 a été de 2.770 millions de kWh ; que celle de cette année atteindra 3.000 millions et que celle de 1957 enfin s'élèvera à 3.500 millions de kWh.

NOUVELLES AGRICOLES ET MINIERES

* D'après les statistiques officielles, la production agricole par unité superficielle est passée de 413 pesos par hectare en 1947 à 757 en 1953.

* L'augmentation de la production agricole, au cours de 1955, a représenté une économie de 134.141.000 pesos en ce qui concerne la consommation de nombreux produits agricoles, les importations de l'étranger ayant considérablement diminué.

* Durant l'année 1955, **Petróleos Mexicanos** a apporté au marché national 723 millions de litres de pétrole diaphane et 170 millions de litres de gaz liquide, utilisés comme combustible domestique. Ces chiffres, qui équivalent à 1.790.000 tonnes de charbon végétal, ont permis d'éviter la destruction de grandes étendues de forêts dans le pays.

★ Le **Banco Nacional de Comercio** fait connaître que le Mexique occupe déjà la troisième place dans la production et l'exportation mondiale du café. On estime que, pendant l'année en cours, 1.100.000 sacs de café pourront être exportés à un prix normal de 94 centimes de dollar la livre.

★ M. Gustavo P. Serrano, Président de la Chambre Minière, a déclaré que les conventions fiscales qu'autorise la nouvelle Loi d'Impôts et Développement à l'industrie minière ainsi que les franchises qu'elle permet, se manifesteront par un développement de l'activité des petites et moyennes entreprises minières du pays.

★ Les **Altos Hornos de México** annoncent la découverte dans la ville de Ciudad Camargo (Chihuahua) de grands gisements de fer dont l'importance — d'après les prévisions — sera semblable à celle du fameux Cerro del Mercado (Durango).

NOUVELLES COMMERCIALES

★ La ville de Mexico a reçu la visite d'un groupe de banquiers et d'industriels allemands, correspondant à celle que fit dernièrement à la République Fédérale Allemande le Ministre de l'Economie, M. Gilberto Loyo. Les visiteurs ont étudié, avec les représentants de l'initiative privée mexicaine, les modalités d'une coopération économique germano-mexicaine de plus en plus développée.

★ Le Mexique enverra, au cours de 1956, plus de 13 millions d'onces d'argent à la République Fédérale Allemande, pour une valeur approximative de 12,5 millions de dollars. Ce pays devient ainsi le plus fort acheteur d'argent mexicain, place qu'occupait l'année dernière l'Arabie Séoudite.

★ Le commerce entre le Mexique et les Pays-Bas s'est beaucoup développé depuis les derniers mois. La Hollande est un gros acheteur de produits mexicains et occupe la septième place parmi les pays qui approvisionnent le Mexique.

★ Le Mexique a vendu à la Grande-Bretagne des articles pour une valeur de 6.402.000 livres sterling durant 1955, et lui en a acheté pour une valeur de 6.926.000 livres.

★ La Chambre Nationale de l'Industrie de la Chaussure fait connaître que l'Indonésie a acheté au Mexique 60.000 paires de chaussures et qu'une opération additionnelle portant sur 40.000 paires est en cours.

★ Le Mexique a vendu à Puerto Rico 400 tonnes de viande congelée, livrées par la compagnie **Industria Empacadora de Tampico**.

★ On organise, dans la ville de Tapachula (Chiapas), à la frontière du Guatemala, une exposition industrielle dont

le but sera de resserrer les liens commerciaux entre le Mexique et les pays de l'Amérique Centrale.

NOUVELLES DIVERSES

★ La Chambre des Députés a approuvé à l'unanimité la Loi créant la Commission Nationale de l'Energie Nucléaire. D'après ce texte légal, cette Commission serait chargée de protéger les intérêts de la nation pour ce qui a trait à l'exploration et à l'exploitation des ressources atomiques.

★ La Direction des Pensions Civiles a commencé à appliquer un programme de travaux qui implique les investissements suivants : 45 millions de pesos pour la construction de huit cités d'appartements à loyer modéré ; 35 millions pour des crédits hypothécaires ; 188 millions pour des crédits à court terme ; et enfin un vaste chapitre de pensions pour invalidés du travail.

★ Les médecins spécialistes du Ministère de la Santé Publique ont terminé le plan d'application, au Mexique, de 150.000 doses de vaccin Salk contre la poliomyélite, vaccin préparé dans le pays.

★ L'Institut Mexicain d'Assurances Sociales a assuré, au cours de l'année 1955, plus de 20.500.000 prestations médicales, aux 1.609.971 ayants droit que compte la République.

NOUVELLES DU MEXIQUE REVUE TRIMESTRIELLE

SERVICES CULTURELS DE L'AMBASSADE DU MEXIQUE A PARIS

N° 5 — 9, Rue de Longchamp, 9 — PARIS (16°) — AVRIL 1956

SOMMAIRE

COUVERTURE : Masque funéraire. Teotihuacan.

Eduardo Villaseñor : Modifications récentes dans l'économie mexicaine. — Silvio Zavala : L'aube de l'humanisme au Mexique. — Guillermo Jiménez : Mexico à vol d'oiseau. — M^{me} María Ramona Rey de Cabrera : Justo Sierra. — Daniel F. Rubín de la Borbolla : Art populaire mexicain. — FAITS, ŒUVRES, PERSONNES. — Le Mexique et la 3^e réunion du Conseil Interaméricain de Jurisconsultes : Discours de M. Padilla Nervo. — Les travaux de la Réunion. — Les ouvrages d'irrigation dans le bassin

du Yaqui. — Nouvelles installations de "Petróleos Mexicanos". — Justino Fernández : Les Expositions artistiques à Mexico. — Victor Bravo Ahuja : L'Institut Technologique et d'Etudes supérieures de Monterrey. — Salvador Novo : La vie théâtrale. — Carlos Obregón Santacilia : Le Grand Amphithéâtre de l'Université de Mexico. — Raúl Carrancá y Trujillo : L'Ecole Nationale de Sciences politiques et sociales. — Manuel Gamio : L'Institut Interaméricain d'Etudes Indigènes.

Les articles contenus dans ce Bulletin engagent la seule responsabilité de leurs auteurs.

La reproduction partielle ou intégrale de tous nos articles et informations reste autorisée à condition qu'en soit indiquée la provenance.

Imp. spéciale du C. M. M.
121, rue Montmartre

